

SUR LE DOS DE LA TORTUE

revue culturelle amérindienne



N°22

SUR LE DOS
DE LA
TORTUE

N°22

Février 1996

CONTENUS ET ASPECTS DES RELIGIONS

Sur le dos de la tortue
Association loi 1901
1 place de l'église
13120 BIVER
fax : 42.51.57.42

Directeur de publication:
Manuel Van Thienen

Equipe de traduction et de rédaction:
Farida Benet
Hélène Galibardi
Richard Lees
Sonia Protti
Manuel Van Thienen

Réalisation:
Sur le Dos de la Tortue

la revue est montée sur Winword 2.0®
les images scannées avec scanman® et phototouch®
l'impression est assurée par
Copy Conforme 110 Rue Sully 69006 Lyon

N°22
Février 1996
Contenus et aspects des religions

p. 5 EDITORIAL

ENFANTS

p. 7 Abécédaire des ressources venues des Amériques

TRADITION

p. 9 Le cheval du vingtième siècle : rôle du pick-up truck en pays indien
Clifford E. Trafzer

p.18 Discours de Chef Joseph

POESIE

p.19 Apollo *Leonel Rugama*

p.20 Comme toi *Roque Dalton*

p.21 Deux femmes *anonyme*

p.24 Pedro Bissonnette *Karoniaktatie/Alex Jacob*

p.26 Poème au pont 10 *Karoniaktatie/Alex Jacob*

p.27 Guerre *Karoniaktatie/Alex Jacob*

p.29 Réflexions sur le Destin Inévitable *Gail Tremblay*

p.31 Dessin de Cassady

HISTOIRE

p.32 Contenu et aspect des religions *Sam D. Gill*

p. 60 Discours de Tecumseh

p.61 NOTES DE LECTURE

p.63 BIOBIBLIOGRAPHIE

ABONNEMENT/PROCHAIN NUMERO

Editorial

Le numéro consacré au peyotl est reporté. Nous n'avons pas encore reçu les livres que nous attendions des USA pour compléter le dossier. Nous vous donnons donc à lire un essai de Sam Gill, auteur que vous avez déjà pu lire lors du précédent numéro, qui nous propose un tour d'horizon des religions du Continent de la Tortue.

Il est accompagné de poèmes extraits de différentes publications parues à l'occasion du cinquième centenaire de l'invasion du Continent de la Tortue et de quelques poèmes de Karoniaktatie, ancien rédacteur du journal Akwesasne Notes.

Un essai sur une tradition du XX^{ème} siècle concernant le pick-up truck, cheval d'aujourd'hui complète ce numéro.

Nous rappelons que les abonnés le sont pour quatre numéros, et que la parution est moins régulière que par le passé : la Tortue ayant de plus en plus de travail de traduction.

Lance Henson sera en Europe durant le premier trimestre 1996 pour une tournée de lecture et pour réaliser un travail en collaboration avec le graveur Marc Pessin en Région Rhône-Alpes.

En souhaitant, pour cette nouvelle année 1996, que nous trouvions tous la force de continuer à oeuvrer pour la reconnaissance de tous les peuples dans leurs désirs légitimes de justice et de paix.

Manuel Van Thienen

Abécédaire des ressources venues des Amériques

A acajou, amaranthe, ananas, arachide, araucaria, argent (minerai),
asphalte, avocat

B balisier, banque, baume du Pérou, bibliothèques, bison, braziline,
brai

C cacao, cajou, campêche, canneberge, canoë, caoutchouc, cassave,
caucus, charque, chayote, chewing-gum, chocolat, coca, cochenille
(teinture), concept de Noble Sauvage, constitution des USA (inspirée par
les Iroquois), copal, corozo (ivoire végétal), coton, coumarine, courbaril,
courge, courgette, coyote, curare, calebasse

D démocratie, débat démocratique, dindon

E écologie, engrais

F figue de barbarie, fourrure de castor, fruit de la passion, fromager

G gaïac, goudron, goyave, grenade (fruit du grenadier), guano

H hamac, hamamélis, haricots, hominy (maïs concassé et bouilli)

I icaque, igname, imperméables, ipecac

J jaguar

K kayak

L lamas, liquidambar, lyophilisation, lasso

M maïs, manioc, maté, médicaments, milpa (technique agricole),
mocassin, mots (plusieurs milliers de mots en Anglais, Espagnol et
Français)

N noix, noix de cajou, noix de pecan, noix du noyer blanc
d'Amérique, noms de lieux (la moitié des noms des états américains)

O Oklahoma, ocelot

P pacanier, pantalons, palétuvier, papaye, paprika, parka, patate douce, perroquet, peyotl, pigeon voyageur, piments, piments forts, pite (chanvre de Manille) plaquemine, poisson-chat, poivrons, pomme de terre, popcorn, potiron, psilocybine, purgatif doux

Q quinine, quinquina, quinoa, riz sauvage

R rocouyer, rat musqué

S sapotille, sassafras, sequoia, siphilis, sisal, succotash (purée de maïs et de fève)

T tabac, tapioca, teintures, toboggan, tomate, topinambour, tortilla, tournesol, traîneau à chiens, toile cirée

V vanille, vaseline, vitamine antiscorbutique (C), vigogne

W Wintergreen (essence de)

X xylophone (le marimba, à la fois d'origine africaine et américaine)

Y yucca

Z Zapata Emiliano

Sources : Jack Weatherford. *Indian Givers. Ce que nous devons aux indiens d'amérique et comment ils ont transformé le monde*. Ed. Albin Michel. Jean Paul Colin. *Trésors des mots exotiques* Ed. Belin.

Le cheval du vingtième siècle : rôle du pick-up truck¹ en pays indien

par Clifford E. Trafzer

Lors d'un cours conventionnel au lycée de Window Rock en Arizona, un professeur affirmait que la culture Navajo avait dramatiquement changé suite au contact avec la population hispanique du Nouveau Mexique. Le professeur demanda alors aux étudiants navajo de lister les choses que leur peuple avait acquies des Espagnols. Les étudiants réfléchirent à la question mais ne dirent rien. Le professeur suggéra alors qu'une des choses que les Navajos reçurent suite à leur contact avec les *nakai* était en relation avec le déplacement, ajoutant que tous les étudiants étaient très familiarisés avec cette "chose" qui avait changé profondément la société navajo. Les étudiants reconsidérèrent la question avec attention, avant qu'un étudiant simplement mais sérieusement dise, "le pick-up truck..

Les étudiants navajo n'étaient pas si loin du sujet. Le pick-up est le cheval du vingtième siècle, et peu d'éléments de technologie, s'il en est, sont aussi important aujourd'hui chez les Navajos et dans les autres réserves indiennes que le pick-up truck. Les Indiens des zones rurales, particulièrement les jeunes étudiants indiens, ont grandi avec le pick-up qui a tant d'usage différents dans les communautés. Chevrolet, GMC, Ford et Dodge forment l'éventail des pick-up que l'on trouve sur les réserves. Mais comme la plus grande part de la société américaine, un nombre croissant de pick-up plus petits -Toyota, Nissan, Isuzu et Courier- sont apparus sur les réserves indiennes ces dernières années. On trouve des pick-up à deux et quatre roues motrices, mais habituellement

¹ pickup truck : il s'agit à l'origine de notre camion plateau. L'aspect du véhicule ayant changé, le terme pickup est devenu caractéristique du véhicule contemporain.

la préférence va au 4x4 à cause de leur facilité à rouler dans la boue, la neige, l'eau et sur la glace. Pendant les mois de janvier et février de l'hiver particulièrement rigoureux de 1985, seuls les pick-up 4x4 pouvaient se déplacer dans les réserves du sud-ouest.

Toutefois, la consommation élevée reste un inconvénient majeur du 4x4. L'entière de la nation indienne a un pouvoir d'achat faible, particulièrement sur les réserves où la plupart des emplois sont des emplois manuels. Les emplois dégagent peu de ressources pour le grand nombre de chômeurs qui se disputent les rares emplois existants. Donc, lorsqu'on décide d'acheter un deux ou un quatre roues motrices, les Indiens des réserves doivent prendre en compte et le prix d'achat du véhicule aussi bien que le coût élevé du carburant, dans les stations, les magasins et les *trading posts*². Le prix du carburant sur les réserves indiennes est généralement plus élevé -habituellement de 20% à 50% de plus qu'en dehors des réserves à cause de la situation en zone rurale de la plupart des réserves et des terres indiennes. Le carburant doit être acheminée spécialement des grandes artères de circulation vers les réserves, où le réseau routier est mal adapté et rare pour les gros camions.

La plupart des nouveaux pick-up achetés par les Indiens le sont en dehors des réserves. Malheureusement, il existent peu de marchand de voitures sur les réserves : ces commerces sont tenus par des non-indiens qui peuvent se permettre de s'établir dans des affaires aussi onéreuses. La plupart des véhicules sont achetés neufs, parce que les vendeurs proposent des crédits à long terme (mais avec un haut taux d'intérêt) auxquels les indiens peuvent souscrire. Les crédits bancaires sont plus difficiles à obtenir par les Indiens, et les grosses sommes en espèces ne sont pas disponibles. Pour ces raisons, la plupart des Indiens achètent des véhicules neufs qui sont de plus attirantes parce qu'ils n'ont pas été conduits "jusqu'à ce que leur queue racle par terre."

Beaucoup de véhicules sont achetés dans les villes qui entourent les réserves comme Gallup au Nouveau Mexique, Yakima dans l'état de Washington et Rapid City dans le Dakota du Sud. D'année en année, ce phénomène a causé un apport financier énorme des réserves vers les villes limitrophes. Les Indiens sont l'une des populations les plus pauvres, et le flot d'argent vers l'extérieur des réserves vers les villes

² Sortes de bazars installés sur les réserves et où l'on trouve de tout.

limitrophes fait un tort significatif à l'économie des réserves, faisant peser une charge financière sur chaque Indien qui y vit. Ceci est particulièrement important au vu des tensions raciales entre Indiens et blancs des villes limitrophes, où la grande majorité des affaires sont tenues par des non-indiens qui fournissent biens et services -y compris les pick-up - aux populations des réserves.



Les Indiens n'achètent pas seulement leurs véhicules dans ces villes limitrophes, ils s'approvisionnent aussi en épicerie, meubles, quincaillerie, et un large éventail de tissus. Les pick-up sont utilisés pour transporter les gens vers les villes où les Indiens font leurs courses. Les pick-up fournissent un moyen de transport aux familles indiennes pour se rendre vers les villes limitrophes ce qui constitue un contact social, culturel et économique avec le monde extérieur. Se déplacer est une nécessité pour acheter les fournitures indispensable à la survie quotidienne. De plus, les pick-up sont utilisés par les Indiens pour se rendre dans les lieux de loisirs : cinéma, restaurant et boutiques. Les lieux de loisirs et les centre commerciaux sont absents de la plupart des réserves et les Indiens doivent par conséquent se rendre dans les villes limitrophes pour trouver de tels services. En outre, les bureaux officiels, et les aménagements médicaux de qualité se trouvent hors des réserves, aussi les Indiens doivent-ils se déplacer vers les villes pour y accéder. Et puisque leur principal moyen de transport est le pick-up truck, ils utilisent ce véhicule en tant que cheval du vingtième siècle. Les pick-up font tellement partie intégrante de la vie des réserves que de nombreux

gouvernements tribaux en achètent pour un usage officiel plutôt que des automobiles ordinaires.

Les Indiens utilisent souvent leurs pick-up comme principal moyen de transport pour leurs travaux importants et leurs rendez-vous professionnels. Les voyages d'affaires pour leurs tribus -y compris les rencontres avec les officiels de l'état, locaux ou du comté- sont faites en pick-up. Ils l'utilisent pour leurs voyages vers le National Congress of American Indians, les associations régionales, nationale et d'état pour l'éducation indienne, les réunions de chefferie tribale; et autres réunions régionales. Par ailleurs, les individus voyagent vers les villes limitrophes pour leurs affaires, et leurs opérations bancaires aussi bien que pour des raisons sociales ou religieuses. Beaucoup d'Indiens se rendent à l'église (Native American Church ou Eglise Chrétienne) et aux événements religieux. Ils vont au volant de leurs pick-up aux pow wows et un éventail de cérémonies variées dans et hors de leurs réserves.

Les événements sportifs font aussi partie de la culture amérindienne. Aujourd'hui les Indiens parcourent de longues distances pour participer ou assister à des événements sportifs, parmi lesquels le football (américain ndt), le basket et le base-ball. Mais le rodéo est l'un des sports les plus populaires parmi les amérindiens. Et où que se déroule un rodéo, les pick-up abondent. Comme leurs chevaux autrefois, les pick-up adoptent toutes les formes et dessins. Certains montrent leur âge et leur long usage; d'autres apparaissent comme sortis d'un spot publicitaire. De multiples couleurs et dessins ornent les chevaux du vingtième siècle. Comme les chevaux d'antan, propres et bien entretenus, les pick-up stationnés près d'un rodéo sont la représentation de la richesse et du statut. Souvent, des plumes sont accrochés au rétroviseur, et durant les cérémonies comme celle de la Voie de l'Ennemi navajo, des plumes décorent la carrosserie des pick-up (les chevaux étaient jadis ainsi décorés). Des autocollants proclamant, "Vous êtes en territoire indien", ou "Je suis Indien et fier de l'être", sont un nouvel aspect de la décoration. Les Indiens utilisent leurs pick-up décorés pour parcourir le pays vers les rodéos, mais ils transportent aussi leurs chevaux dont ils se servent pour les épreuves de calfroping, bulldogging, barrel riding et team roping. Historiquement, les chevaux ont fait partie intégrante de certaines tribus indiennes depuis le dix septième et dix huitième siècles. Ils restent aujourd'hui un élément essentiel à l'intérieur de nombreuses communautés, mais ils ne sont pas aussi important que les pick-up trucks.

En plus des rodéos, les chevaux sont utilisés par les Indiens comme moyen de transport, d'échange et pour les loisirs. Les Indiens remorquent leurs chevaux avec leurs pick-up de ville en ville, d'état en état, tout comme ils transportent leurs porcs, leurs vaches et leurs moutons. Le bétail est vraiment une part importante du bien être économique de nombreux Indiens, qui utilisent leurs pick-up pour emmener leurs bêtes au marché, au pâturage ou dans les foires. Les pick-up sont aussi employés de nos jours conduisant les troupeaux sur de longues distances sans l'aide de gros camions ou de wagon à bestiaux. Dans ce cas, les pick-up deviennent fourgons et transportent les ustensiles, la nourriture et l'équipement. Il est significatif que les pick-up servent de base de communication avec la CB et la FM. Le soir, les employés des élevages se rassemblent autour de leurs pick-up pour écouter les cassettes de Willie Nelson, Waylon Jennings et Ricky Skaggs. Les pick-up ont pris cette caractéristique supplémentaire ces dernières années, depuis que la communication et les loisirs sont devenus des éléments importants de la culture amérindienne actuelle.

Les Indiens qui vivent dans les zones rurales complètent aussi leurs revenus en cultivant. Le fruit de leurs cultures est vendu dans les villes voisines ou le long des routes qui bordent leurs territoires. Quelques indiens commercialisent leur production sur des étals de fruits et de légumes, alors que d'autres vendent simplement leur récolte sur le plateau de leur pick-up. Maïs, blé, melons, potiron, pignon et de nombreux autres produits sont vendus de cette manière, et le principal moyen de déplacer ces produits est le pick-up truck. Cela est n'est pas vrai seulement pour l'alimentaire mais aussi pour l'artisanat indien qui est vendu aux touristes visitant les territoires indiens. Mocassins, peintures, tambours, tapis, couvertures, bijoux etc sont vendus à partir des pick-up sur et en bordure des territoires indiens. Beaucoup s'installent dans leurs pick-up vendant leurs produits tout en vivant dans des caravanes ou des unités d'habitation attachées ou posées sur leur pick-up pour de courtes périodes de temps.

Les pick-up sont aussi importants pour aller chercher de l'eau, du bois et du fuel. Comme les réserves sont souvent établis dans des régions reculées -terres que les Indiens ont occupées depuis des centaines et parfois des milliers d'années- l'eau est parfois absente de ces territoires et celle-ci doit être amenée de loin; des rivières et des lacs, des sources et des points d'eau. Elles est transportée sur les pick-up dans de gros bidons métalliques. Quelques Indiens, suffisamment fortunés, ont leur propre

citerne sur remorque et la tire derrière leur pick-up. Toute vie dépend de l'eau, et la survie de nombreux Indiens dépend de l'eau transportée par les pick-up pour les êtres humains, les cultures et le bétail. L'eau signifie la vie pour les membres de la famille, assurant également la survie de la communauté amérindienne au sens large, incluant les anciens, les infirmes, et ceux qui n'ont pas les moyens d'acheter leur propre pick-up.

Le fuel, le bois et le charbon sont aussi importants, fournissant chaleur et feu de cuisson. Le bois et le charbon se trouvent parfois sur les réserves indiennes, particulièrement celles situées dans l'extrême ouest. Si l'on ne trouve pas toujours de fuel près de chez soi, alors on transporte sur des miles le bois et le charbon dans les pick-up. C'est un des rôles importants de ces véhicules lié à la survie physique de nombreux Indiens qui mourraient de froid sans chauffage. Cela se vit durant l'hiver 1984-85, quand des Navajos et des Hopis moururent à cause du froid extrême. Neige, vent et boue empêchèrent la livraison de fuel aux familles vivant des endroits reculés des réserves. Quelques Indiens ont l'électricité, le gaz naturel ou le propane pour chauffer leurs maisons, mais de nombreux Hopis, Navajos et d'autres dépendent uniquement des dons naturels de la terre qui entoure leur maison. Parfois le fuel est transporté sur de grandes distances et les Indiens manquent l'école et le travail pour charrier du bois et du charbon pour leurs familles.

Déplacer quoi que ce soit dans des véhicules à travers la plupart des réserves indiennes est difficile vu la pauvreté du réseau routier. A cause du manque d'argent pour construire des routes, de nombreuses voies de communication sur les réserves sont réduites à des pistes couvertes de sillons de pick-up coupant de vieilles empreintes de pas et des traces de chevaux. De profondes ornières courent dans toutes les directions sur le sol et constituent le système de route le plus commun sur les réserves. Comme les rides d'un vieux visage, les traces de pneus courent sans fin à travers le territoire indien. Sur la réserve Navajo, la plus grande de toutes, plus de 5000 miles de routes sillonnent les plateaux, les déserts et les montagnes. Parmi celles-ci, seulement 1500 miles sont goudronnées et toutes sont à deux voies. La plupart l'ont été seulement ces vingt dernières années. A cause du grand nombre de routes non goudronnées et peu sûres des réserves, les pick-up, et non les voitures, sont le moyen de transport le plus approprié dans les régions rurales appartenant aux Indiens.

Durant les vingt dernières années, beaucoup de conseils tribaux ont mis en place leurs propres programmes d'amélioration des routes, ponts et fossés. Parfois les tribus ont pu travailler avec les instances officielles du comté ou de l'état pour construire et entretenir les routes. Le plus souvent toutefois, l'état et le comté sont plus intéressés par l'amélioration des routes qui traversent les territoires indiens et qui servent à la population non-indienne, plutôt que de construire et d'entretenir des routes qui servirait spécifiquement aux citoyens indiens. Les employés du gouvernement disent que ces routes ne sont pas de leur ressort, affirmant parfois que les Indiens ne paient pas de taxes au comté ni à l'état et par conséquent ne devraient pas recevoir le bénéfice des projets de route publics. Bien évidemment, les Indiens paient des taxes, mais ils n'ont pas d'influence politique assez forte pour agir sur les décisions. En dépit de tels problèmes, des routes ont été nivelées, gravillonnées, et goudronnées sur les territoires indiens. Et la situation de nombreuses routes s'est améliorée ces dernières années, mais le réseau est loin d'être aussi développé que celui des communautés non-indiennes qui entourent les territoires autochtones. En raison des carences du système routier, les Indiens sont très dépendants de leurs pick-up.

A cause des difficultés créées par les conditions météorologiques, les pick-up ont une fonction d'outils en territoire indien. Les fléaux que sont la boue et la neige empoisonnent la vie sur pratiquement toute la région en hiver et au printemps, et les pick-up sont utilisés pour prendre en remorque les engins d'équipement, les fourgons et les autres pick-up. De larges plaques d'acier sont fixées aux pick-up et on s'en sert pour dégager la neige et la boue des routes. Pendant les autres saisons, les lames d'acier sont utilisées pour niveler les routes, mettre les sols de niveau pour de nouvelles constructions et nettoyer. Les treuils sont souvent fixés sur les pick-up et utilisés pour arracher les souches, tirer les troncs et redresser les clôtures. Peuple qui s'accommode de tout, les Indiens utilisent ingénieusement les roues de leurs pick-up comme source d'énergie pour scier les bûches et pomper. Les Amérindiens ont appris à utiliser leurs véhicules de multiples manières et à les conserver en bon état de marche.

Si les garages automobiles n'existaient pas sur de nombreuses réserves jusqu'à récemment, un phénomène culturel particulier a émergé sur les territoires indiens : le culte du "mécanicien indien". Des hommes comme des femmes sont devenus légendaires pour leurs exploits en mécanique. Avec des boîtes de conserves, du fil de fer et du chatterton,

les Indiens sont réputés pour réparer leurs pick-up et les garder en état de marche efficace pendant des années. Ceci est impressionnant si l'on considère qu'ils entretiennent souvent leur pick-up avec des tournevis, des marteaux, des pinces des clés. Avec cet échantillonnage d'outils et une bonne part de sens commun, les Indiens gardent leurs pick-up en état de marche en toute saison.

Sans conteste, le pick-up est devenu un élément de la culture et de la société indienne. Les hommes comme les femmes utilisent le pick-up partout sur les réserves, et attachent une importance non négligeable à leur véhicule. Avant que n'apparaissent le pick-up, les chevaux étaient l'un des grands symboles de richesse et de statut. Les Indiens vantent leurs chevaux et font des paris sur leurs montures ; le jeu faisant partie de la vie indienne depuis toujours Les chevaux restent une composante importante de beaucoup de sociétés indiennes, mais la grande part de l'importance sociale qui portait sur eux s'est reportée sur les pick-up. Cet engin est devenu le symbole moderne du statut pour beaucoup d'Indiens qui comparent leurs pick-up entre eux. Ils l'utilisent pour transporter des personnes, du bétail, et leur production. Ils commercent sur lui, et l'utilisent comme accessoire de leurs transactions. Le pick-up est utilisé pour déplacer des objets lourds, pour déneiger et couper du bois. Il est important pour la survie de nombreux Indiens qui dépendent de ce véhicule pour se fournir en bois, eau et nourriture. Mais il est aussi un symbole du statut parmi les Indiens.

Ainsi, dans des directions si différentes, le pick-up est devenu une part de la vie des Amérindiens. Des histoires humoristiques se sont développés autour de lui, comme celle qui implique un blanc à qui un Indien demande de regarder si les feux de détresses fonctionnent sur son pick-up. Le blanc se planta à l'arrière du pick-up truck et examina les feux pendant longtemps. Perdant patience l'Indien assis à la place du chauffeur descendit la vitre de sa portière et cria au blanc, "Alors, ça marche ou pas?" L'Anglo répondit, "Eh bien, il marche, il marche pas, il marche, il marche pas..." Le pick-up est devenu une telle part de la vie des Amérindiens qu'ils font aujourd'hui partie de la tradition orale.

Par de nombreux points le pick-up est devenu une structure de la vie amérindienne d'aujourd'hui, y compris de la culture matérielle. On peut voir des pick-up sur de beaux tapis navajos. Ces dernières années, des pick-up ont été tissés sur les tapis navajos et apparaissent dans des scènes comportant des montagnes, des déserts, des hogans, des moutons

et des chevaux. Par ailleurs, des boucles d'argent, des rubans de chapeaux en perles, et des toiles représentent les relations de l'Indien du vingtième siècle avec le pick-up truck. Indiscutablement, le pick-up est important dans toute la société rurale américaine, de l'Illinois à l'Idaho en passant par l'Alabama et l'Arizona. Mais c'est particulièrement vrai dans les territoires indiens où le pick-up est souvent l'élément de technologie moderne le plus important. Le pick-up est devenu une partie de la riche culture amérindienne au même titre que l'arc, le canoë et les raquettes à neige. Il a été adopté et adapté à la vie rurale de la plupart des Indiens, et il est utile à de nombreuses communautés amérindiennes à travers toute l'Amérique du Nord. Comme leurs ancêtres qui chevauchaient fièrement des chevaux peints, les Indiens modernes conduisent leurs pick-up sur leurs territoires. Ainsi, pour beaucoup d'Indiens au nord du Rio Grande, le pick-up truck est devenu le cheval du vingtième siècle.

traduction MVT



"Je suis fatigué de parler pour n'obtenir aucun résultat. Quand je pense à tous les mots prononcés et à toutes les promesses non tenues, j'en suis malade..."

Chef Joseph, Nez Percé

Leonel Rugama

La Terre est un satellite de la Lune

Apollo 2 coûta plus cher qu'Apollo 1
Apollo 1 coûta beaucoup.

Apollo 3 coûta plus cher qu'Apollo 2
Apollo 2 coûta plus cher qu'Apollo 1
Apollo 1 coûta beaucoup.

Apollo 4 coûta plus cher qu'Apollo 3
Apollo 3 coûta plus cher qu'Apollo 2
Apollo 2 coûta plus cher qu'Apollo 1
Apollo 1 coûta beaucoup.

Apollo 8 coûta une fortune, mais personne ne s'en inquiéta
parce que les astronautes étaient protestants
ils lurent la Bible sur la Lune
stupéfiant et ravissant chaque chrétien
et à leur retour le Pape Paul VI
leur donna sa bénédiction.

Apollo 9 coûta plus cher que tous les autres réunis
y compris apollo 1 qui coûta beaucoup.

Les arrière-grands-parents des gens
de Acahualinca
eurent moins faim que les grands-parents.
Les arrière-grands-parents moururent de faim.
Les grands-parents des gens de Acahualinca
eurent moins faim que les parents.
Les grands-parents moururent de faim.
Les parents des gens de Acahualinca eurent moins
faim que les enfants d'ici.
Les parents moururent de faim.

Les gens d'Acahualinca ont moins faim
que les enfants d'ici.
Les enfants des gens d'Acahualinca,
ne naissent pas à cause de la faim,
et ils ont faim de naître, pour mourir de faim.
Bénis soient les pauvres car la Lune leur appartiendra.

traduit de l'Espagnol par MVT

Acahualinca est la banlieue la plus pauvre de Managua.

Comme toi

Comme toi,
j'aime l'amour, la vie, le doux enchantement
des choses, le paysage
céleste des jours de janvier.

Aussi, mon sang bout
et mes yeux rient
qui ont connu le jaillissement des larmes.

Je crois que le monde est beau,
que la poésie est comme le pain, pour tous.

Et que mes veines ne finissent pas en moi
mais dans le sang unanime
de ceux qui luttent pour la vie,
l'amour,
les choses,
le paysage et le pain,
la poésie pour tous.

traduit de l'Espagnol par MVT

Deux femmes

Je suis une femme

Je suis une femme

Je suis une femme née d'une femme dont l'homme acheta une usine.

Je suis une femme née d'une femme dont l'homme travailla à l'usine.

Je suis une femme dont l'homme porte des costumes de soie; qui surveille constamment son poids.

Je suis une femme dont l'homme porte des costumes en lambeaux, dont le coeur est constamment serré à cause de la faim.

Je suis une femme qui éleva deux bébés qui devinrent de beaux enfants.

Je suis une femme qui éleva deux bébés morts faute de lait.

Je suis une femme qui éleva des jumeaux qui allèrent au lycée et passèrent leurs vacances à l'étranger.

Je suis une femme qui éleva trois enfants dont les ventres sont plats faute de nourriture.

Mais un homme vint;

Mais un homme vint;

Et il raconta aux paysans qu'il s'enrichirait et que ma famille s'appauvrirait.

Et il me parla de jours meilleurs, et il fit des jours meilleurs.

Nous devons manger du riz

Nous mangions du riz

Nous devons manger des haricots!

Nous mangions des haricots

On n'accorda plus de visa à mes enfants pour qu'il puisse partir en vacances en Europe.

Mes enfants ne pleuraient plus pour s'endormir.

Et je me sentis paysanne.

Et je me sentis une femme.

Une paysanne avec une vie ennuyeuse, dure, sans attrait.

Une femme avec une vie qui lui permettait parfois chanter.

Et je rencontraï un homme.

Et je rencontraï un homme.

Et ensemble nous commencèrent à comploter avec l'espoir de retrouver la liberté.

*Je vis son coeur se mettre à battre avec l'espoir de la liberté,
enfin.*

Un jour, le retour de la liberté.

Un jour la liberté.

Et alors,

Mais alors,

Un jour,

Un jour,

Il y eut des avions au-dessus de nos têtes et des fusils qui tiraient tout près.

*Il y eut des avions au-dessus de nos têtes et des fusils qui tiraient
au loin.*

Je rassemblai mes enfants et rentrai chez moi.

Je rassemblai mes enfants et courus.

Et les fusils s'éloignèrent de plus en plus.

Et les fusils se rapprochèrent de plus en plus.

Et alors, ils annoncèrent le retour de la liberté!

Et alors ils arrivèrent, c'était de très jeunes hommes.

Ils vinrent en compagnie de mon homme.

Ils vinrent et trouvèrent mon homme.

Ces hommes qui avaient presque tout perdu.

Ils trouvèrent tous ces hommes qui ne possédaient que leur vie.

Et nous trinquâmes pour fêter l'événement

Et les les tuèrent tous.

Les meilleurs apéritifs.

Ils tuèrent mon homme.

Puis ils nous invitèrent à danser.

Puis ils vinrent pour moi.

Moi.

Pour moi, la femme.

Et ma soeur.

Et pour ma soeur.

Alors, ils nous emmenèrent

Ils nous emmenèrent,

Ils nous emmenèrent dîner dans un petit club privé.

Ils nous arrachèrent la dignité que nous avions gagnée.

Et ils nous offrirent du boeuf.

Et ils nous frappèrent.

Les plats se suivaient sans cesse.

Sans cesse ils étaient sur nous.

Nous étions prêt d'éclater tant nous avions mangé.

coup de poing, immersion -les soeurs saignent, les soeurs meurent.

C'était magnifique d'être libre à nouveau!

c'était vraiment un soulagement que d'avoir survécu.

Les haricots avaient maintenant presque disparu.

Les haricots avaient disparu.

Le riz -je l'avait remplacé par du poulet ou du steak.

Le riz, je n'en trouve pas

Et les fêtes continuent nuit après nuit pour effacer tout le temps perdu.

Et mes larmes silencieuses se joignent à nouveau aux cris nocturnes de mes enfants.

Et je me sens à nouveau une femme.

On dit que je suis une femme.

Traduit de l'américain par MVT

Ce texte a été écrit par une ouvrière chilienne en 1973, peu après l'assassinat du Président Allende. Une missionnaire américaine le traduit et l'emporta avec elle quand elle fut expulsée du Chili.

Karoniaktatie/Alex Jacob

Karoniaktatie/Alex Jacobs est Mohawk. Il est né en 1953 à New York. Auteur de plus de dix recueils de poésie il est co rédacteur du journal Akwesasne Notes. Il est aussi éditeur. Il a été publié dans de nombreuses revues et anthologies de poésie. Il vit actuellement à Brooklyn.

Pedro Bissonette*

hommes fous et célèbres
qui n'étaient personne alors
que vous traversiez les mauvaises terres
du Nebraska...
criminels
et *pacificateurs* implacables,
fermiers armés de fusils
à la peau usée par les bouteilles
danseurs du fantôme dans leurs rêves
puis les fronts se rencontrèrent
et les bâtons et les fusils
et les balles

Les *pacificateurs* du Nebraska
firent sept trous
dans la poitrine de Pedro
quatre dans sa tête
il tentait de s'enfuir
c'est ça?
je crois

avec l'allure qu'il avait
il essayait de s'enfuir dans
les plaines du Nebraska

c'est pas vraiment nouveau
il fallait s'y attendre...
le meurtre vous renforce
et fait se redresser la tête
jamais il ne fait pleurer

Ils essayèrent de le tuer avant
de prendre sa déposition
Il voulaient qu'il la modifie
il n'avait pas voulu
il avait dit la vérité
ils le tuèrent
ensuite
un meurtre... parmi tant d'autres
il y aura encore des morts
une balle dans la tête
abandonnés dans un fossé
le corps mutilé
par d'autres *pacificateurs* à la recherche de faits
et de preuves... Anna Mae Aquash
et d'autres encore

ne pleurez pas
soyez forts.

*Pedro Bissonette et Anna Mae Aquash sont deux lieiders de l'AIM tués après Wounded Knee (1973).

peacemakers: pacificateur. Nous appelons *peacemaker* celui qui nous apporta la loi et la paix.
Ils appellent les armes *peacemaker* (note manuscrite de l'auteur.)

Poème au pont 10

Je construirai mes ponts
avec un os
l'extraurai de
la chair du Monstre
pour teinter la rivière
en Rouge sang
 sur le sang
 Sang
mes vêtements je déchirerai
dans mon dos à mes jambes
j'immergerai profondément
 le cri dans la rivière

Rouge dans la rivière
parfum de fraises
d'os et cartilage que j'écraserai
avec les fraises

des os que je pilerai

je ferai mes ponts

c'est un dur et pénible labeur
ah, besoin d'aide
prends un couteau
prends une batte
prends un galet et
ah
nous boirons
 boirons
 toute la nuit
 toutes les nuits
 jusqu'à ce qu'il soit fini
 entièrement fini

Symbole du changement, et de la mort; beaucoup de ponts traversent la terre iroquoise et nos hommes en ont construit beaucoup (note manuscrite de l'auteur)

Guerre

La guerre
s'arrêtera-t-elle
jamais

quels autres noms
lui donnez-vous:
assimilation
acculturation
réservation
éducation...
depuis que nous
connaissons
l'homme blanc
nous n'avons jamais eu
la paix

sinon dans la longue-maison
dans la kiva
sinon dans les loges
quand la fumée sacrée
est portée par le vent
pour être vue de toute la Création
alors seulement
nous sommes en paix

les gens
sont très
pauvres?
pas tant que s'ils étaient
privés de danse,
de chants,
de thanksgivings,
des enfants, des rires
et du désir brûlant
de liberté

tu ne fais pas la guerre
aux pauvres gens, homme blanc
nous sommes puissants
nous sommes forts
nous avons le désir de vivre
nous avons le désir de mourir

depuis que nous connaissons
l'homme blanc
nous n'avons appris que cela:
mort indigence et maladie chronique
 alcoolisme et déportation

maintenant
mort honorable
 comme guerrier



Maison-longue: hutte iroquoise maintenant nom symbolique de nos familles élargies, clans, nation, religion. Ce poème a été écrit à Wounded Knee en 1973 (note manuscrite de l'auteur)

Réflexions sur le Destin Inévitable¹

Ce n'est que dans ces moments lumineux
où l'on a soif de tirer le cerf, que le lointain monde des ténèbres
devient évidence à travers les corps
torturés de ceux qui aiment le pays --
alors seulement il est clair que le destin
à l'oeuvre est la destruction
de la Terre nourricière
par ceux dont la vision
les fait méditer sur la fin.

Les autres, travaillant
pour créer quelque inévitable apocalypse,
se lamentent et comptent les jours.
pas de danger millénaire sur nos anciens
calendriers ; le temps nous berce
dans d'autres rêves, la lune et les étoiles
indiquant le moment de planter
ou les semaines où tenir les cérémonies
qui remercient tout ce qui grandit
s'enracine ou se déplace
sur la planète selon ses propres
desseins. Il y a un million
de choses que nous avons choisis de ne pas créer.
Parmi le chaos, nous tentons de nous souvenir
de l'harmonie, qui danse simplement
bouge avec légèreté, prend peu
de place, célèbre la faculté
de respirer. Nous connaissons la fascination
des conquérants lorsqu'ils approchent la mort ;
nous les avons vus dépoussiérer
les ossements, caresser les objets des tombes,
exposer les restes humains, tout comme
nous les avons vus
jouir des doux fruits
qu'ils arrachent aux arbres. Ils pillent
le sol pour fabriquer des rêves
impossibles. des cauchemars éblouissants croissent

¹ Le Manifest Destiny est aussi un Décret américain justifiant la conquête des terres.

autour de nous ; chaque année plus d'armes
et de bombes amplifient la terreur.
Nous savons que le chemin "de la mer
à la mer lumineuse" ne fut jamais assez
long, et maintenant la surface
de l'eau cache de noires poubelles
d'où fuient des poisons, un écoulement
régulier silencieux, le murmure de la mort
quand il tue. Dans les grandes villes, l'air
est suffocant à cause des particules visibles
qui miroitent dans le soleil rougeoyant. La confusion danse
dans ces lumières bourdonnantes qui tentent de
nous distraire, pour nous faire croire que le pouvoir vit
dans cette vision désespérée. Pourtant,
dans de nombreuses nations, il y en a
qui entretiennent ce qui rend la vie possible.
Certains se préparent pour se rassembler là
où le monde recommencera, beaucoup attendent un nouvelle
révélation qui viendra pour apaiser
la mémoire d'un dieu torturé
qui trouvera que revenir vers ses bourreaux
est au-dessus de ses forces.



Et maintenant, tu y crois aux OVNI?

Contenus et aspects des religions

Sam D. Gill

Des vessies de toute taille, tachetées de peinture gris-blanc, étaient accrochées en grappes autour de la lumière tamisée, à l'intérieur de la *qasqiq*, ou maison communautaire. Une représentation en plumes d'un oiseau était suspendue au plafond de telle façon qu'il glisse de haut en bas comme s'il volait. Au fond de la pièce, derrière l'oiseau : un poteau de dix pieds de haut, peint en rouge et blanc au sommet et à la base duquel étaient liés des branches de céleri. Tel était le décor de la "Fête de la Vessie", célébrée par de nombreux Inuit de l'Arctique.

Un baquet de bois, placé dans un trou au centre de la maison, représentait un trou de phoque, un passage vers la mer sous la glace. Les tambours battaient fortement pendant qu'un homme imitait le cri de l'eider. Le maître de cérémonie chantait; tous les participants -hommes, femmes et enfants- reprenaient le refrain. Alors que le chant progressait, les gens commençaient à danser, imitant les activités courantes des animaux qu'ils connaissaient : huart, guillemot et castors.

Quand la danse s'acheva, un homme portant un plateau entra dans la maison et offrit de la nourriture aux gardiens du gibier et aux "formes vivantes" (ombres et âmes) des animaux abattus pendant les chasses de l'année passée. Ces "formes vivantes" étaient représentées par leurs vessies, qui se balançaient comme des ballons tout autour de la *qasqiq*. Pour annoncer la danse suivante, une peau de phoque gonflée fut suspendue à un piquet. Des plumes de mouettes étaient accrochées à ses nageoires. Accompagnée par le tambour, la danse, pratiquée par plusieurs groupes de quatre hommes et jeunes filles, imitait des phoques et des morsés. Quand la danse finit, les chasseurs distrayaient les participants avec des histoires drôles. tard dans la nuit, le maître de cérémonie éteignit les lumières et juché sur le toit fit un discours aux

vessies. On entendait les réponses des phoques. Des torches de céleri sauvage étaient utilisées pour purifier la qasgiq. A la fin d'un chant entonné par tous, les chasseurs se précipitèrent vers leurs grappes de vessies accrochées au plafond. Ils les attachèrent aux hampes de leurs harpons et les firent passer par le trou à fumée à l'homme qui se tenait sur le toit.

Au point culminant de la fête, les chasseurs couraient alors vers un trou ménagé dans la glace. Leur chemin était éclairé par une énorme torche de céleri. Chaque chasseur déchirait ses vessies d'animaux et, tournant autour du trou, plongeait les vessies et une pagaie dans la mer. Enfin, chaque vessie était poussée sous la surface avec la pagaie. Les bulles qui montaient matérialisaient le chemin de la vessie qui disparaissait. Les "formes vivantes" commençaient le voyage qui les ramènerait chez elles.

Qu'accomplissait cette fête? Pourquoi était-elle pratiquée? Pouvons nous la comprendre comme *religieuse*? Quoique il y ait certains éléments de la Fête de la Vessie qui semblent effectivement se rattacher à des contenus religieux (tels les vessies représentant les âmes des animaux) nous voyons rarement de tels événements comme entièrement religieux. Depuis l'arrivée de Colomb, les "religions" amérindiennes ont été appréhendées par les non-amérindiens à travers la perspective des religions traditionnelles occidentales. La religion est définie en termes d'institution semblable à l'église, la présence d'écriture, et de croyance en dieu ou en des dieux. Il est rare de trouver n'importe où en Amérique des institutions qui ressemblent aux religions ecclésiastiques occidentales. Bien que les cultures amérindiennes soient riches en récits traditionnels, les gens (à l'exception des Méso-américains) n'écrivaient pas leur langue; du moins au sens technique, ils n'avaient pas d'histoire, de philosophie, d'écriture ou de doctrine. Même si les entités spirituelles, les divinités et les personnages des récits mythiques sont connus à travers toutes les cultures des Amériques, les postulats théologiques des gens appartenant aux traditions monothéistes occidentales ont souvent masqués ou profondément déformés ses personnages. Aussi, voir la Fête de la Vessie Inuit comme événement religieux nécessite quelque réflexion sur ce que l'on entend par "religion".

La Fête de la Vessie est fondée sur la croyance que toute chose vivante porte en elle, ou avec elle, une forme vivante ou ce que l'on pourrait appeler une âme (inua chez les Inuit de Bering Strait). Cette âme était invisible, bien que conçue et parfois représentée selon une

apparence humaine. Parce qu'elle percevait l'identité de toute chose vivante -humain ou animal- elle permettait à la forme visible extérieure d'être transformée sans perte d'identité. Les animaux et les humains qui changeaient d'apparence sont très répandus dans les récits inuit. L'origine des êtres humains était rapporté dans une histoire de Corbeau. En changeant son apparence de corbeau pour révéler la forme humaine qui sommeillait en lui, Corbeau donna naissance au lignage humain. Cette croyance est à l'origine de l'usage des masques par les Inuit qui dépeignent cette relation entre un humain ou un animal et son inua. De même, dans la Fête de la Vessie, les vessies de tous les animaux tués lors de la saison de chasse sont préservées, parce qu'elles représentent l'inua de ces animaux. La Fête de la Vessie honorait l'inua des animaux et pratiquait un cérémoniel permettant à celle-ci de retourner chez elle. Le maître de cérémonie de la Fête de la Vessie était une personne possédant des qualités spirituelles particulières, connu sous le terme sibérien de "chaman". Dans certaines parties de la fête, le chaman conduisait réellement les vessies/inua vers chez elles en entrant dans la mer par le trou dans la glace, réapparaissant après un temps considérable. Traitées convenablement et rentrées chez elles, l'inua pourra retourner dans les animaux de chair et de sang et redevenir une proie possible pour les chasseurs inuit. Ainsi, Bien que la Fête de la Vessie ne puisse pas rejoindre nos attentes conventionnelles en tant qu'événement religieux, il ne fait aucun doute qu'elle a un caractère religieux, qu'elle est porteuse d'aspects et de contenus religieux.

Le Fête de la Vessie est l'un des milliers d'actes ou d'événements ayant des aspects et des contenus religieux qui étaient probablement accomplis à la fin du quinzième siècle par les Amérindiens à travers les Amériques. En considérant les religions de ces cultures telles qu'elles existaient en 1492, nous devons garder certaines choses à l'esprit.

Les centaines de cultures amérindiennes des Amériques ont commencé à être connues de façon graduelle seulement au cours des siècles. Des enregistrements de leurs fêtes et rituels aussi bien que de leurs visions du monde sont sporadiques. Souvent les meilleurs enregistrements des aspects de la culture chargés de contenus et d'aspects religieux n'ont pas été fait avant la fin du dix-neuvième ou même le vingtième siècle. A cette époque même les cultures qui apparaissaient comme traditionnelles, qui semblaient n'avoir pas variées, avaient néanmoins reçu une grande altération pendant les siècles précédents. Malheureusement, nous pouvons souvent guère mieux faire que de

deviner les proportions de ces changements. Seules les religions de quelques rares cultures peuvent être décrites avec précision telles qu'elles étaient à la fin du quinzième siècle. Nous présenterons des exemples d'aspect et de contenu religieux qui existaient probablement à cette époque, mais furent connus seulement plus tard. Ces contenus et aspects étaient intégrés à des religions qui sous de nombreux rapports étaient différentes d'une tribu à l'autre. Il y avait des centaines de religion dans les Amériques.

Nous emploierons le passé, non pas pour nier que de nombreux exemples que nous citerons perdurent, mais uniquement dans le but de montrer que le contenu ou l'aspect religieux était très certainement important à l'époque de Colomb.

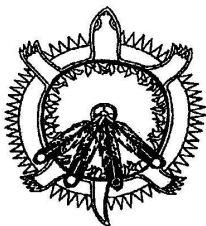
Nous comprendrons la religion en termes qui puissent englober à la fois les Amérindiens et les traditions religieuses occidentales, même si elles s'opposent souvent fortement. La religion est constituée de ces aspects et contenus qui expriment et définissent à la fois l'étendue et le caractère du monde, particulièrement celles qui fournissent le cadre cosmique dans laquelle la vie humaine trouve sens et accomplissement.

Les Amérindiens racontent des récits de toutes sortes. Beaucoup rapportent la création du monde. D'autres parlent de héros qui montrèrent aux humains comment vivre leur vie. Les traits essentiels de l'homme sont expliqués dans les récits. Ceux-ci conservent des traces de l'histoire, de la tradition, de grands ou de moins grands hommes. Il y a des récits de bouffons, de fous qui défient chaque système ordonné, chaque semblant de stabilité, et semblent toutefois ironiquement vitaliser le monde de leur roublardise.

Les récits de création et d'origine sont ceux que l'on définit souvent comme "mythe". Parce que les personnages sont souvent imaginaires et parce qu'ils sont en opposition avec la compréhension scientifique moderne du monde et des origines universelles, nous avons souvent écartés ou relégués ces récits dans le domaine du divertissement. Et même pire encore, nous les avons vu comme l'évidence d'un état de naïveté primitive. Mains nous devons considérer ces récits, établis à l'aube des temps, comme décrivant ce qui était le plus fondamental pour un peuple à l'époque où ils étaient racontés. Ces récits fondent la vérité et la compréhension.

les Achomawi de Californie attribuaient le pouvoir cosmique de création à la parole. Dans les récits de création des Navajos, à la fois la pensée et la parole étaient personnifiées comme personnages masculin et féminin inséparables des forces vitales du monde. Dans la création chez les Acoma Pueblo telle que rapportée aujourd'hui dans le sud-ouest, la pensée est personnifiée sous les traits d'une créatrice. Le dieu créateur, Moma, est un personnage majeur dans les récits des tribus Witotoan, qui vivent le long de la rivière Putumayo, à la frontière entre la Colombie et le Pérou. Le mot "Moma" signifie "père, et Moma, identifié avec la lune et peut-être sous une autre forme avec le soleil, est à la fois créateur et héros culturel. Les Witoto considèrent que "le monde" précéda Moma et même qu'il en fut à l'origine. Moma était compris comme la personnification du pouvoir du monde. En tant que héros, il transmet son pouvoir aux premiers êtres humains. Pour les Witotos, comme pour de nombreux peuples dans les Amériques, le monde est identifié comme une force créatrice. Les Inuit Amassalik de l'est du Groenland reflète cette croyance dans leur langue, dans lequel le mot "respirer" signifie aussi "faire de la poésie" et provenait du monde en référence à la force de vie. Avec un pouvoir du monde contenant un tel potentiel créatif, toutes paroles (particulièrement la prière, le chant et le récit) ont un potentiel créateur.

Toutes les tribus des Amériques parlaient de la création du monde à travers des récits qui disaient qu'au commencement il n'y avait rien que l'eau. Les premiers êtres vivants étaient perchés sur le dos d'une tortue d'eau. Parmi ces êtres vivants il y avait des animaux qui plongeaient dans l'eau pour essayer d'atteindre le fond, où elles devaient prendre un



morceau de sol afin de créer la terre. Les animaux essayèrent les uns après les autres d'accomplir cette tâche. chacun plongeait de plus en plus longtemps. Tous revenaient exténués, presque mort et sans rien. Un animal était enfin capable de remonter une toute petite pincée de sol entre ses griffes. Le "faiseur de terre" prenait cette parcelle de boue et en faisait naître la terre. Mais la terre entière restait sur le dos de la tortue.

Quelques tribus rapportent des récits sur l'accomplissement de la création par une union sexuelle entre un homme et une femme, quoique cela se trouve rarement, pour ne pas dire jamais, identifiés comme la

terre et le ciel. L'oeuvre du soleil et de la lune comme couple fécondant est commun à tous les peuples andins d'Amérique du Sud. Dans l'art péruvien, le soleil et la lune apparaissaient comme dieu et déesse sous des formes humaines accompagnés par des serpents à deux têtes représentant la pluie et les éclairs. Ce couple était soutenu par des plantes et des animaux connus pour leur fertilité, comme les caroubiers et les singes.

Plutôt que de rapporter des récits de création du monde, certaines tribus, comme celles originaires de ce qui est aujourd'hui le sud-ouest des Etats-Unis, parlaient de voyage à travers des mondes souterrains conduisant à leur émergence à la surface de la terre. Le monde et les êtres vivants existaient déjà au commencement de ces récits. Les êtres vivants vivaient loin sous l'actuelle surface de la terre. Des guides héroïques étaient envoyés pour les guider à travers les mondes d'en bas. Tout ceux qui vivaient sous la terre n'émergeaient pas, mais ceux qui le faisaient, ordinairement les êtres humains, étaient connus sous le nom de peuple de lumière ou comme peuple de la nourriture sèche -ou dure. Ceux qui n'émergeaient pas, qui restaient sous la surface de la terre, souvent des êtres surnaturels, n'étaient pas mûrs ou, comme les appellent les Tewa, étaient la "Nourriture Sèche Qui Ne Devait Pas Advenir".

Les héros culturels sont centraux dans tous les récits rapportés à travers les Amériques. Les Apaches et les Navajos ont migré de l'ouest du Canada vers le sud-ouest des Etats-Unis à la fin du quinzième siècle. Ils apportèrent des récits de héros chasseurs, souvent deux frères (un cadet et un aîné), parfois des soeurs, qui vivaient dans la période intermédiaire qui suivit la création mais avant le commencement de la période humaine. Le monde navajo nouvellement créé était un monde de règles et de restrictions, un lieu d'ordre. Mais c'était un monde sans expérience. Ce qui adviendrait si les règles étaient transgressées, ou comment réparer l'ordre rompu si cela arrivait, ils ne le savaient pas. Pourtant la vie pouvait rarement se dérouler sans enfreindre les règles ou violer les restrictions. Les héros de ces récits avaient le courage de vivre même s'ils devaient en subir les conséquences. La souffrance qu'ils expérimentèrent, résultat de leur courage, leur ouvrit la connaissance et les pouvoirs de guérison et de re-création. Ces héros étaient à l'origine du mode de vie navajo, et aussi du grand nombre de rituels qui étaient la marque distinctive de la religion navajo.

Les héros culturels sont fréquemment des jumeaux. Les peuples iroquoiens du nord-est de l'Amérique rapportent des récits de frères jumeaux qui apparaissent dans les derniers épisodes d'un long et compliqué récit de la création. Le récit commençait dans un monde des cieux, un monde parfait qui fut bientôt contaminé par l'introduction des émotions humaines, l'amour partagé par un jeune homme et une jeune femme. Leur amour, comme c'est souvent le cas, s'accompagnait de souffrance et de peine. Pour mettre fin à leur souffrance, la femme fut poussée dans un trou du ciel et se retrouva ainsi séparée de son amant. Bien que bannie du monde des cieux, elle aidait à la création du monde humain d'en bas. Un épisode de plongeur à la recherche de boue établit la terre ferme. La femme, fécondée par le vent, donna naissance à une fille qui, à son tour, fécondée par l'eau, donna le jour à deux jumeaux. L'un des jumeaux était né de façon naturelle; l'autre incapable d'attendre patiemment, sortit par le flanc de sa mère. Le déroulement de ces naissances est le reflet des caractères des deux jumeaux. Le bon jumeau arrangea le monde pour en faire un monde idéal pour préparer l'arrivée des humains. Le mauvais jumeau s'ingénia à anéantir le bon pour introduire le mal. La lutte des jumeaux est caractéristique de la nature du monde iroquoïen. Le sens de la vie est intimement lié à la lutte sans fin entre les forces positives et négatives.

Les Warraus, ou "peuple du bateau", du delta de l'Orénoque et des régions marécageuses voisines du nord de l'Amérique du Sud, dont les pirogues creusées servent non seulement de moyen de transport mais aussi de lieu pour dormir, cuisiner, manger et jouer, racontent des récits du premier homme, Haburi. Haburi errait sur la terre à la recherche de nourriture. Son fils qui n'était pas né d'une femme était avec lui. Haburi trouva la maison d'une femme, mais il fut incapable de l'emmener à partager sa nourriture avec lui tant qu'il ne lui eut pas montré son enfant. Plus tard, la femme fit un bateau de cire avec lequel elle partit avec Haburi, laissant l'enfant derrière eux. Seul maintenant, l'enfant se sculpta un garçon dans du bois pour se faire un compagnon. La sculpture se transforma en une fille et prit vie. Ce garçon et cette fille devinrent les ancêtres du peuple Warrau. D'autres récits Warrau attribuaient la création du bateau à Haburi. Un long parcours sous l'influence de Grenouille, une femme qui affirmait être sa mère, Haburi apprit par la suite l'identité de sa véritable mère et décida d'échapper à Grenouille. Il construisit une pirogue, mais elle fut volée par un canard. Il construisit des pirogues sans relâche, et chaque fois il les perdait au profit de différents canards (justifiant ainsi l'origine de leur flottabilité). Finalement, il en construisit

une qui ne fut pas volée, et avec elle, accompagné de sa mère, il se sauva. Il contrecarra Grenouille en la persuadant d'entrer dans un arbre creux pour manger le miel d'une ruche. Lorsqu'elle le fit, le trou se referma sur elle. Emprisonné dans l'arbre, elle devint une grenouille arboricole.

Un personnage astucieux, robuste, sexuellement confus, égoïste, glouton, apparaît dans les récits des cultures de toutes les Amériques. Le personnage prend de nombreuses apparences (vison, raton laveur, lièvre, araignée, geai, vieil homme) mais aucune n'est aussi répandue que celle du coyote, qui inspira les dessins animés de coyote et du roadrunner. Autant coyote pouvait être cruel et impitoyable, autant il pouvait être gentil, réfléchi, et héroïque; il était énormément sexuel et érotique, mais il pouvait aussi être prude et méticuleux; il était destructeur et dangereux, mais il pouvait tout aussi bien être créateur.

Lors d'un événement largement répandu, Coyote (ou une autre de ses apparences) rencontra par hasard quelqu'un qui pouvait faire sortir ses yeux de ses orbites et les envoyer au sommet d'un arbre puis les rappeler en disant, "Yeux accrochés a une branche, Yeux revenez à votre place." Coyote voulait désespérément être capable de faire cela. Le jongleur-avec-ses-yeux refusait sans cesse de lui apprendre comment faire, mais les appels pathétiques de Coyote le firent finalement céder. Coyote ne tint pas compte de l'avertissement : Il ne devait pas pratiquer le tour plus de quatre fois par jour. Quand il fit sortir ses yeux e ses orbites pour la quatrième fois, ils ne revinrent pas. Quoi qu'il fit, ils ne voulurent pas revenir. Rapidement ils commencèrent à gonfler et à pourrir. Des mouches tournaient autour. Mais Coyote ne s'avouait pas facilement vaincu. Il s'allongea calmement dans l'herbe jusqu'à ce qu'une souris arrive et tente de couper un poil de la fourrure de Coyote pour l'emmener dans son nid. Coyote bondit sur la souris et fit un marché : un oeil contre sa liberté. Avec son oeil de souris, Coyote put localiser un bison. Il réussit à le convaincre de lui donner un oeil. Coyote retrouva ainsi la vue, mais il était ridicule avec un oeil minuscule qui roulait dans une orbite et l'autre si gros qu'il faisait saillie.

Les personnage comme Coyote étaient connus à travers les Amériques pour leurs pouvoirs de transformation. Ils étaient capable de changer leur apparence pour n'importe quelle forme et pouvaient ainsi satisfaire leur appétit sexuel en bernant un femme pour se marier avec elle. Ils changeaient aussi leur apparence pour duper quelqu'un afin qu'il lui donne un repas. Sexe et nourriture sont les intérêts fondamentaux de

ces personnages partout où leurs récits sont contés. Toutefois ils sont roulés aussi souvent qu'ils roulent les autres. Renard, un personnage dans les récits de la tribu des Toba en Argentine, rencontra Jaguar. Jaguar aimait le hochet de Renard. Pour le duper, Renard persuada Jaguar que le hochet était en fait son coeur et que Jaguar en avait un aussi. Jaguar permit à Renard d'extraire son coeur pour qu'ils aient tous les deux un hochet. Renard extrait le coeur de Jaguar par son anus, ce qui convenait à son caractère de Renard, et tua Jaguar. Renard dépeça Jaguar et entreprit de rôtir sa viande. Alors qu'il attendait, il prit soif. Chunga, un oiseau, montra à Renard où il y avait de l'eau. Il fut aussi d'accord pour nager avec lui. Mais pendant que Renard croyait que l'oiseau nageait avec lui, celui-ci s'éclipsa et vola la viande de Jaguar rôtie. Renard poursuivit Chunga et, déguisé en son ami, put récupérer un peu de viande. Cependant, Pigeon, qui avait des yeux rouges qu'admirait Renard, finit par obtenir cette viande en dupant Renard. Il lui frota du poivre rouge dans les yeux pour qu'il deviennent rouge.

Des personnages érotiques, gloutons, indignes de confiance tels Coyote et Renard semble bien loin du religieux, pourtant la plupart des cultures amérindiennes l'ont placé très haut dans l'échelle des valeurs. A certains égards, au moins, les récits de ces personnages montre puissamment comment ne pas agir. Les enfants pouvaient écouter, et les adultes raffermir, leur propre conduite à travers ses contes amusants et excitants. A travers ces récits, des sujets sensibles comme l'égoïsme et la conduite sexuelle pouvaient être abordés. Plus profondément, l'absurdité, et même la façon d'aborder l'impensable avec lequel les récits flirtent souvent, fait surgir chez l'auditeur la question du sens lui-même. Ainsi, selon eux, ils montraient que l'ordre et les règles étaient d'une certaine manière liées à la création du sens, en contraste avec les soubresauts et le chaos expérimentés à travers les violation de l'ordre parfois sans retenues pratiquées par ces personnages. Le rire et la religion ne font qu'un dans ces récits.

Alors que dans les Amériques, les récits de la fin du quinzième siècle n'ont pas survécu sinon à travers les familles dans lesquelles elles existaient, d'autres formes culturelles ont une telle santé qu'au moins quelques traces résistèrent aux forces destructives de la conquête. Avec le secours des fouilles archéologiques et des techniques de reconstruction, des villes et des villages peuvent être reconstitués à partir des ruines laissées par les conflits et les ravages du temps. Les formes

architecturales (des énormes pyramides et temples jusqu'aux modestes maisons) laissent une empreinte durable sur le paysage.

Agissant ensemble en tant qu'acteurs culturels, les Amérindiens construisirent des maisons et des temples, fondèrent des villages et des villes. En agissant ainsi, ils nommèrent des lieux en relation avec des activités domestiques, politiques et culturelles. Ces formes d'architectures sont le reflet des hiérarchies et des structures de leurs religions et de leurs sociétés.

La capitale aztèque, Tenochtitlàn, dont le site est actuellement celui de Mexico, était l'une des plus grandes villes des Amériques à l'époque de Colomb. L'univers aztèque était constitué de treize ciels et neuf mondes souterrains. Chaque région, caractérisée par des couleurs et des attributs, était le domaine des dieux. La structure horizontale du monde était conçue comme un fleur à quatre pétales ou une croix avec une perle de jade au centre. Chacune des quatre régions se distinguait par un arbre avec un oiseau perché à sa cime et par une divinité qui soutenait les régions célestes. Tant verticalement qu'horizontalement, la compréhension aztèque du cosmos était centrée sur un lieu central, la capitale. La ville était donc un microcosme de l'univers. A son centre se tenait un important complexe culturel comprenant les écoles, les bâtiments administratifs, un terrain de jeu de pelote culturel, des ossuaires, contenant les squelettes des écorchés lors des sacrifices. Au centre du complexe culturel s'élevait un temple construit au sommet d'une grande pyramide. Ce centre culturel était entouré par un mur de dix pieds de haut. La ville était divisée en quatre quartiers par les rues principales qui se croisaient au grand temple, dans le centre culturel. Ces quatre régions étaient elles-mêmes subdivisées en des microcosmes orientés autour d'un centre secondaire. Tenochtitlàn n'était pas seulement le centre du monde aztèque; elle portait l'empreinte de la totalité de l'ordre de l'univers aztèque.

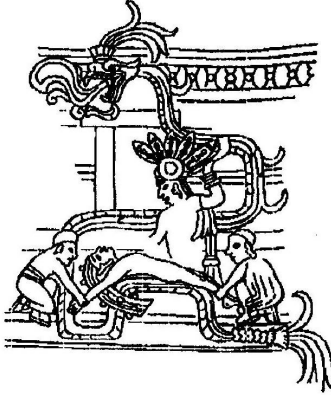
Le long du Rio Grande au Nouveau Mexique il y a un village Tewa Pueblo fondé il y a longtemps, nommé San Juan. Les frontières du monde Tewa étaient matérialisées par des montagnes situées à plus de soixante miles du village de San Juan, chacune étant à un des quatre points cardinaux et identifiées par un nom et une couleur. Quand le peuple Tewa émergea de son domaine primordial, sous Sandy Place Lake, loin dans le nord de San Juan, certains de ceux qui restèrent en dessous furent consacrés divinités. Les Tewa pensaient que leurs

résidences étaient dans des lacs correspondants aux quatre montagnes. Tout près du village dans chaque direction cardinale se trouvent des plateaux. Chacun de ces plateaux, considéré comme noir et de mauvais augure, recèle une grotte ou un tunnel, le domaine des êtres surnaturels qui jouaient un rôle de médiateur entre les humains et le monde spirituel. Tout près du village, dans chacune des quatre directions se trouvaient des lieux saints, connus sous le nom de "centre de la maison des âmes", chacun de ceux-ci associé avec un personnage surnaturel spécifique. Le village lui-même, dans l'organisation des Pueblos (maisons) et des plazas de danse où les rituels publics ont longtemps été pratiqués, répliquaient cette structure à signification religieuse. mutuellement avec ces nombreux lieux appartenant au paysage Tewa, le peuple a participé à un processus continu de création et de maintien de l'ordre. Cet ordre soutenait et donnait du sens aux dimensions sociales, politiques, économiques et culturelle de leurs activités communautaires. De cette manière, la religion autorisait toutes les dimensions de la vie des Tewa. L'orientation et le dessin des structures architecturales à travers les Amériques, même ceux qui n'ont pas de destination religieuse, porte l'empreinte d'une signification religieuse.

La religion est une activité humaine, une façon de créer et de découvrir les mondes de la connaissances. Cette fonction de la religion se retrouve dans de nombreux objets rituels dont la forme apparente est inséparable de son usage. De tels objets survivent souvent pour raconter l'histoire de leur importance religieuse. Les pipes sont supposées être fumées. Les masques sont sculptés et préparés pour être portés, les flûtes pour être jouées, et les rhombes pour siffler. Dans la Mesoamérique les livres illustrés qui survécurent à la conquête où furent réalisés peu après décrivent souvent des activités religieuses. Les pétroglyphes et les pictogrammes, les tertres et les gravures, sont des témoignages de l'activité humaine, parfois à caractère religieux, bien que la signification de beaucoup d'entre eux reste extraordinairement opaque. Certains tertres et gravures sont tellement épars dans le paysage qu'on ne peut pleinement les apprécier sinon par la voie des airs, un point de vue évidemment possible depuis peu de temps. Les dessins de Nazca qui s'étendent sur des miles à travers la vallée de Ingenio au Pérou furent réalisées longtemps avant l'arrivée de Colomb. Certains de ces dessins, comme beaucoup de tertres, prennent la forme d'animaux et de figures

mythiques, probablement en relation avec l'histoire et les traditions religieuses.

Les Aztèques et les Mayas vivaient dans des cultures hautement développées et possédaient un système d'écriture glyphique. Beaucoup d'objets d'importance religieuse ont survécu. Le fameux disque connu



comme le calendrier des Aztèques fut découvert dans un fossé de drainage, un rebut de la conquête du Mexique. Ce disque se trouvait apparemment dans un temple de Tenochtitlàn, où il jouait un rôle majeur dans les cérémonies de sacrifices humains. Les glyphes de la pierre ne retracent pas seulement les cinquante deux années du calendrier cyclique mais aussi les époques traversées par le monde. La pierre reflète la place centrale du soleil et la croyance selon laquelle la force du soleil dépendait de son

alimentation en sang et en coeurs humains. Les Aztèques utilisaient cette lourde pierre pour conserver leur place dans l'histoire et dans les cycles solaires, célestes et cosmiques où ils vivaient. D'après la pierre, ils nourrissaient le soleil par le sacrifice d'êtres humains afin de remplir leur rôle de maintien de la continuité de la vie.

A l'achèvement de chaque cycle de cinquante deux ans, une cérémonie majeure assuraient le début du nouveau cycle. Pour préparer ce rituel de renouveau tous les feux de Tenochtitlàn étaient éteints. La vaisselle et les ustensiles de cuisine étaient détruits. Les maisons et les temples étaient nettoyés de fond en comble. Au sommet d'une montagne située à l'extérieur de la ville, une victime était sacrifiée. Dans sa poitrine, un nouveau feu était rapidement allumé. Le nouveau feu était transporté avec une torche dans la ville jusqu'au Grand Temple et de là vers les autres temples de Tenochtitlàn. De ces temples, le nouveau feu était transporté dans les foyers et dans les villes de l'empire. Seuls restaient après la cérémonie, les os de la victime, les ruines de l'emplacement du sacrifice, et un livre de chronique, c'est ainsi que le

drame sanglant et le feu donnaient de la force à la continuité du temps aztèque.

La forme convexe de l'intérieur du masque et les trous des yeux montrent à l'évidence que les masques étaient faits pour être portés sur le visage. Les masques servent à des représentations; ils manifestent la présence des êtres qu'ils évoquent. Les masques sont des objets religieux puissants que l'on trouve dans toutes les Amériques. Les Inuits de l'Alaska sculptent à partir de bois flotté des masques parmi les plus complexes et les plus créatifs du monde. Les tribus iroquoiennes sculptent des masques dans des arbres vivants, les détachant du tronc en prenant soin de laisser l'arbre vivant. Ceux-ci représentent les visages des esprits utilisés d'abord dans les rituels de guérison. Le plus connu est probablement celui qui représente le pouvoir d'un frère malveillant dans le récit de la création iroquois. Quand les deux frères, le bon et le malveillant se rencontrèrent à la fin de l'ère de la création pour déterminer qui était le plus fort (selon le récit) ils se défièrent en déplaçant une montagne. Le mauvais frère réussit à déplacer légèrement la montagne. Comme il se retournait pour juger de l'effet produit sur son frère, celui-ci plaça la montagne sur le dos de son vantard de frère. Quand le mauvais frère se retourna, il baissa le nez et la bouche pour toujours sur la montagne. Comme perdant, il réclama de pouvoir utiliser ses pouvoirs pour soigner les maladies dont il avait été la cause. Les Iroquois portaient des masques à nez crochus et bouches tordues pour endosser le pouvoir curatif du frère malveillant. Le pouvoir de guérison de ces visages masqués démontrait la croyance selon laquelle même les pouvoirs malveillants pouvaient être utilisés pour des effets bénéfiques.

Les tribus du nord-ouest de la côte Pacifique de l'Amérique du Nord sculptaient des masques élaborés pour représenter les ancêtres animaux des lignages humains. Les plus remarquables étaient ceux qui s'ouvraient et se refermaient révélant leur identité plurielle. Ces masques qui se transformaient correspondaient aux récits des origines des lignages humains. À l'origine, tous les êtres vivants étaient des animaux, mais certains changèrent leurs apparences animales pour révéler leurs formes humaines. Dans les représentations masquées, par les volets extérieurs du masque matérialisant les apparences animales étaient ouverts mécaniquement pour révéler l'apparence humaine, reproduisant ainsi les événements de l'origine du lignage. Les tribus Pueblo de sud-ouest des États-Unis ont également longtemps utilisé des masques dans des cérémonies cycliques complexes.

En Amérique du sud, les masques représentant les esprits des animaux et des oiseaux, dont on parle dans les récits, étaient utilisés par de nombreuses tribus en relation avec la chasse. Des costumes-capuchons descendant jusqu'aux genoux fait d'écorce et décoré de peintures géométriques étaient utilisés comme des masques par les Cuebo et les Cauà de la région de Vaupés dans le nord ouest de l'Amazone. Les visages à représentation humaine avec des décors animaux particuliers qui apparaissaient sur ces costumes représentaient les esprits des animaux. Ces costumes-masques étaient employés dans des rites dans l'intention de maîtriser les ennemis des chasseurs.

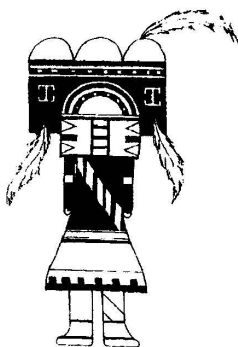
Les instruments à vent (trompettes, flûtes et mégaphones) étaient utilisés largement sous les tropiques de l'Amérique du Sud pour évoquer les voix des divinités. Au nord de l'Amazone, les instruments étaient associés avec les divinités de la végétation; au sud de l'Amazone ils étaient joués dans des rites ésotériques d'hommes. Les Tucano de la haute Amazone avaient un mégaphone de bois (toki), que l'on disait inventé par le héros culturel, Dyoi, et qui servait de voix pour les esprits qui pénétraient dans deux visages sculptés dans le bois. On jouait d'une trompette d'écorce (bu-bu) pour accompagner les voix des esprits.

Les rhombes sont des instruments qui produisent un son unique construit en attachant une corde à une pièce de bois plat dans laquelle on perce un trou. Un ronflement ou vrombissement est produit en faisant tourner la pièce de bois au bout d'une corde. On trouve des rhombes dans toutes les parties du monde. Dans l'est du Brésil, les sons des rhombes sont interprétés comme les voix des morts. Les Baicari, une tribu du centre du Brésil, possèdent un rhombe en forme de poisson qui à l'origine, selon leurs récits, est un don du chien de mer (un squalo ndt). Appelé yélo ou iyelo, les mots pour tonnerre et éclair, ces rhombes étaient utilisés dans des rituels pour faire venir la pluie.

Les Amérindiens expriment parfois leur conception du cycle de la vie sous la forme d'un mouvement traversant le paysage, comme une route, une route de vie. Beaucoup de choses, des maisons aux circuits de danses cérémonielles, étaient fait religieusement selon cette définition. Les Piman du sud ouest des Etats-Unis représentaient le chemin de la vie sous la forme d'un labyrinthe qui serpentait dans et hors d'un cercle, et atteignait parfois le centre. Les Pimans comprenaient qu'en suivant leur héros culturel, l'i'toi, le long de ce sentier, ils atteindraient le but de leur vie.

Au travers du cycle de la vie amérindien, beaucoup de transitions, beaucoup de nouveaux départs, étaient célébrés et effectués par le rituel religieux. Les rites de passage qui initiaient à la vie religieuse formelle et qui conduisaient un enfant dans la vie adulte étaient largement pratiqués. Quand les enfants atteignaient l'âge de raison, ils étaient souvent initiés dans des sociétés religieuses ou dans le statut d'adulte de leurs cultures. Les rites de puberté pour les filles étaient ordinairement en corrélation avec leur maturité biologique -l'apparition des menstrues. Isolées de leurs communautés, ces filles devaient observer de nombreuses restrictions personnelles, comme de ne pas toucher leur propre chair de crainte de gâter leur beauté; de ne boire qu'avec une paille pour prévenir les excès de pluie; éviter la nourriture et la compagnie des hommes, particulièrement des chasseurs, de peur de les affaiblir; et d'observer la bienveillance, l'humilité, et une conduite irréprochable. Dans leur isolement, les filles étaient soutenues par des femmes exemplaires qui leur apprenaient les chemins de la féminité, y compris les responsabilités de femme et de mère. Les garçons passaient à l'âge d'homme plus facilement en s'accomplissant à la chasse et à la guerre ou à travers des visions obtenues par le jeûne.

Une des approches utilisée pour initier les enfants à leur vie religieuse consistaient à les désenchanter de leur perception enfantine. Les enfants étaient encouragés à accepter une réalité naïve, pour créer



une vision du monde tel qu'il apparaissait. Chez les Hopis du sud-ouest des Etats-Unis, on utilise toujours ce type d'approche. Les enfants sont encouragés à voir les êtres spirituels masqués, les kachinas, comme les esprits eux-mêmes. Les enfants ne voient jamais les acteurs sans leurs masques, ou les masques lorsqu'ils ne sont pas portés. Cela fait partie intégrante du processus d'initiation que les enfants voient pour la première fois les personnages des masques costumés mais sans leurs masques. Reconnaisant les kachinas comme leur parents masculins, ils sont douloureusement désenchantés.

Beaucoup pleurent et croient qu'ils ne pourront plus jamais accorder leur confiance aux adultes. L'effet à long terme de cette approche initiatique de la vie religieuse est un choc. Pour apprécier pleinement le monde

spirituel, pour voir la dimension totale de la réalité, ils apprennent que le monde est beaucoup plus que ce qu'il apparaît. Les Hopis et d'autres cultures tribales amérindiennes utilisent la technique de création d'un monde naïf pour le détruire, utilisant le pouvoir du désenchantement qui accompagne la perte de la naïveté pour inculquer une profonde perspicacité et une recherche.

Les Onas de la Terre de Feu à l'extrême sud de l'Amérique du Sud faisaient le même usage des masques dans les rites d'initiation des garçons. Les hommes initiés entraient dans le village sous l'apparence d'esprits, leurs corps peints de dessins roses, noirs et blancs et portant des masques de peau et d'écorce. Ils effrayaient rapidement les femmes, puis se concentraient sur l'initiation des jeunes, centrées sur la révélation que les esprits, tels qu'ils apparaissaient, étaient des humains masqués.

L'isolement et la vision par le jeûne étaient largement pratiqués dans les Amériques. Parmi les Ojibwas et d'autres tribus des régions des woodlands et des Grands Lacs de l'Amérique du Nord, les adolescents étaient conduits dans les bois au printemps pour jeûner afin d'obtenir un rêve ou une vision. Dans les branches d'un pin rouge un ancien construisait une plate-forme à dix ou vingt pieds du sol. Là, l'adolescent restait sans manger ni boire jusqu'à ce qu'il ait un rêve ou une vision. S'il avait une expérience infructueuse, le jeune homme retournait chez lui; il essaierait de nouveau une l'année suivante. Les expériences de vision étaient mémorisées, et servaient de guide pour la vie à celui qui l'avait eue, elle révélait une vocation ou un destin. Les objets de pouvoir apparaissant dans les visions étaient acquis comme témoignages pour rappeler les visions et les pouvoirs. La quête de la vision était aussi pratiquée par quelques tribus aux époques douloureuses, en tant que moyen pour acquérir des pouvoirs chamaniques et pour accomplir des vœux.

Les rêves et les visions, bien qu'apparaissant dans le monde entier comme moyen d'accès au monde spirituel, étaient si importants chez les iroquoïens qu'ils étaient intégrés dans des rituels. Les Iroquois soutenaient que certains aspects de la forme humaine vivante pouvaient quitter le corps pendant le sommeil pour avoir des expériences spirituelles qui s'imprimaient dans les rêves. Accomplir les désirs du rêve étaient alors religieusement important et conduisait souvent à des dépenses et des efforts remarquables. Pendant les cérémonies du milieu

de l'hiver, certains rêveurs posaient des devinettes sur leurs désirs rêvés à l'ensemble de la communauté.

Bien que rare en Amérique du Nord, les hallucinogènes étaient largement utilisés parmi les peuples de l'Amérique du Sud. Les tribus du nord-ouest de l'Amazonie buvaient communément des breuvages hallucinogènes lors des rites d'initiations des adolescents, des funérailles, et lors d'un rite de la nouvelle année connu sous le nom de yurupari, qui commémorait l'inceste commis par Père Soleil avec sa fille aux temps de la création. Dans le rituel, des hommes peints et ornés étaient assis sur des tabourets le long d'une paroi d'une grande pièce, les femmes installées en face. Une grosse torche placée au centre éclairait la pièce. La cérémonie commençait par le récit de la création, les origines de l'humanité et des fratries. Durant la nuit les hommes buvaient à plusieurs reprises un breuvage hallucinogène, chataient et dansaient. Les femmes entretenaient la joie des hommes de leurs rires et elles châtiaient sévèrement ceux avaient des difficultés à continuer de boire et de danser.

Le mot "chaman" est mondialement usité pour désigner toutes sortes de prêtres, guérisseurs, spécialistes en rituel et sorciers. Le terme, dans sa signification originelle sibérienne, se réfère au spécialiste religieux qui utilise des techniques d'extase. Si on prend le mot dans son sens restrictif, "chaman" désignerait précisément peu d'individus dans les cultures des Amériques, pourtant, avec précaution, le terme peut être utilisé plus largement pour désigner ceux qui ont accès aux extraordinaires pouvoirs spirituels et les emploient pour agir sur le monde humain. Les chamans ont des esprits alliés, souvent un esprit animal, une figure mythique ou une divinité. Les techniques et les savoir faire nécessaires pour appeler ces esprits alliés sont une particularité de la profession de chaman, techniques qui impliquent l'entrée en transe, l'usage d'objets de pouvoir et de chants ou de mélodies.

Les chamans acquièrent leurs pouvoirs par héritage, quête personnelle, recherche, élection par une société ou par un être spirituel, ou encore à travers une affliction traitée par un chaman ou une société chamannique. En Amérique du Sud, les hallucinogènes étaient utilisés pour acquérir et accéder aux pouvoirs spirituels. L'isolement et le jeûne étaient plus courants en Amérique du Nord.

Les chamans jouent de multiples rôles dans leur communauté, comme d'appeler le gibier, d'intercéder auprès d'un esprit maître ou d'un

gardien du gibier, pratiquer la divination, contrôler les conditions météorologiques, mais la guérison est l'activité la plus commune et la plus largement pratiquée par les chamans. La maladie était causée par l'intrusion d'un objet dans le corps du malade par un pouvoir ou un sorcier malveillants. Les chamans, chargé du pouvoir d'un esprit allié ou par une médecine, localisaient l'objet dans le corps du malade par la technique de la clairvoyance et soignaient la maladie qui en résultait en aspirant l'objet malveillant hors du corps du malade. La maladie peut aussi être attribuée à la perte de la force vitale dérobée par une force malveillante. Pour traiter cette maladie, le chaman voyage spirituellement vers la maison de l'être malveillant pour retrouver (souvent en combattant) la force vitale du malade. Certains dramatisent le voyage et la lutte. Parmi eux, les Salish de la côte nord-ouest du Pacifique, dont les chamans utilisaient des canoës dans des maisons de soin dans lesquels ils donnaient la représentation du voyage à la recherche de la force vitale du malade. Certains chamans pratiquaient le vol spirituel en entrant en transe. D'autres, les Inuit par exemple, entraient dans la mer à travers un trou dans la glace, pour n'émerger qu'après un certain temps.

A travers toutes les Amériques, la religion a servi de lien important et d'élément d'ordre dans la société. Nous dirons simplement que la plupart des actes religieux étaient sociaux en ce sens qu'ils établissaient ou représentaient l'ordre social. Mais aussi, les actes sociaux étaient pratiqués sous le couvert du rituel ou sous le mandat de la tradition religieuse. Les Zunis furent le premier groupe au nord du Rio Grande à entrer en contact avec les Européens. A cette époque, il y avait apparemment sept villages Zuni. Le monde zuni était divisé en sept domaines (les quatre points cardinaux, le zénith, le nadir et le centre) une structure répandues dans toute la vie zuni, comprenant les clans, les cérémonies et l'organisation du calendrier, et restent largement intacte aujourd'hui. Les clans zuni étaient organisés en sept groupes, chacun correspondant à une direction. Chaque groupe, particulièrement ceux qui correspondaient aux directions cardinales, avaient un rôle social défini en termes de temps et d'espace associés à la direction correspondante. Les clans de la Grue, de la Grouse, du Chêne pubescent étaient les clans du nord. Ils étaient associés à l'hiver et à la couleur jaune, la couleur de la lumière du matin et de l'après-midi en hiver, tout comme elle est la couleur des lumières de l'aurore; et au vent, à l'air et à la respiration; et avec les activités centrées sur la guerre et la destruction. Les symboles du clan étaient en relation avec le lieu et ses attributs : le vol de la grue

annonce l'approche de l'hiver, la grouse mue en blanc en hiver, et le chêne pubescent reste aussi vert en hiver que les autres arbres le sont en été. Le clan qui contrôlaient le "clergé" était au centre, l'intersection de toutes les autres régions, à la fois à part et avec tous. Unis en ce lieu central, la société zuni était unifiée et chaque division était égale à chacune des autres. Même le puissant clergé zuni était intégré dans la société zuni par les principes religieux fondamentaux. Le temps avançant dans le calendrier, la vie zuni formait des cycles autour du centre temporel et spatial. Se tenant au centre du monde, il y a un village zuni appelé Itiwana, ce qui signifie "le milieu".

Les cultures Aztèques, Mayas et Incas Contrastent totalement avec celle des Zuni. Leurs organisations religieuses reposent sur un clergé hiérarchisé intégré aux autorités séculières. Comme cela apparaît dans l'architecture des temples perchés sur des pyramides s'élevant au-dessus des villes, ces cultures étaient structurées de façon radicalement hiérarchique. Les Incas entretenaient une organisation sacerdotale extensive intégrée à leur structure politique. La caste sacerdotale était dirigée par un prêtre de haut rang qui était un proche parent de l'empereur, elle-même constituait une hiérarchie avec de nombreux niveaux de prêtres spécialisés dans des activités telles la divination, le sacrifice, les offices et les confessionnaux. Les prêtres étaient le centre de la religion inca, particulièrement dans leur fonctionnement officiel avec l'état, mais cela n'empêchaient pas de nombreuses formes religieuses autres (chamans et guérisseurs) à l'extérieur de la hiérarchie. Une Allant de pair avec la prêtrise, bien que non héréditaire, il y avait le *aclla*, les "femmes choisies" ou "vierges du soleil", qui étaient recrutées à l'âge de dix ans et préparées à des rôles qui allaient des offices aux victimes sacrificielles. Les Vierges du Soleil étaient dirigées par une prêtresse de haut rang considérée comme l'épouse du dieu soleil.

Chez les Aztèques, les Mayas et les Incas, le pouvoir des prêtres était maintenu par l'abstinence de sel, de viande et de relation sexuelle. Les devoirs de la prêtrise incluaient les sacrifices (de l'offrande de nourriture au sacrifice humain), le rôle de confesseur du peuple, la conduite de cérémonies initiatiques pour les jeunes prêtres et les nobles, et la conduite de cérémonies à la fois sur le fondement d'un calendrier régulier et pour des occasions telles les moissons. Dans ces cultures, la vie religieuse était régentée par l'état; le pouvoir des prêtres et des souverains se renforçaient mutuellement.

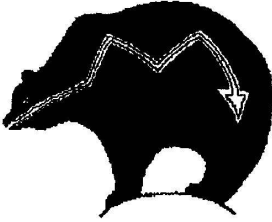
Le Midewiwin, ou société de la Grande Médecine, est une société chamanique religieuse qui se situaient au coeur des cultures Algonquiennes des Grands Lacs, une région de l'Amérique du Nord. Elus, les individus étaient initiés à Midewiwin en étant symboliquement tué. Ressuscitant après ce rituel de mort, l'initié devenait un membre nouveau-né de la société. L'influence de Midewiwin s'étendait sur la vie sociale, politique et économique.

La religion était même impliquée dans la guerre et autres violences par lesquelles les cultures amérindiennes se protégeaient et se distinguaient de leurs voisins. Les Aztèques fournissent un exemple dramatique de cet aspect de la religion. Le fait que le sang et le coeur humains contenaient l'énergie vitale pour que le soleil continue sa course et par conséquent que la création du cosmos perdure était enraciné dans la croyance aztèque et les souverains aztèques cherchaient des victimes sacrificielles en répandant la guerre dans les villes et les cités avoisinantes. Le pouvoir des Aztèques était toujours vivace au quinzième siècle lorsqu'ils conquéraient les peuples voisins, ramenant des captifs à Tenochtitlàn afin de les sacrifier. A l'apogée de cette activité, des milliers de captifs appartenant aux cultures voisines furent sacrifiées, intégrant à la fois l'importance religieuse du sacrifice pour le renouveau du temps et de la vie humaine et l'importance des conquêtes sur les peuples voisins afin d'étendre le territoire et le pouvoir aztèque. L'accroissement de l'influence de la culture aztèque était liée à l'évidence au potentiel d'énergétisation fourni par le sacrifice humain.

La chasse, la cueillette, la pêche et l'agriculture fournissaient les aliments des Amérindiens, mais, d'égale importance, on trouvait les activités qui reflétaient et impliquaient les religions amérindiennes. L'un des actes religieux amérindiens les plus anciens se trouvait dans la chasse à l'ours comme elle se pratiquait dans les cultures circumpolaires. Les ours, comme d'autres espèces animales, était regardé comme des animaux résidant dans une maison ou région sous le contrôle d'un chef ou maître/maîtresse qui les protégeait et les envoyait au dehors pour être chassé. Une chasse réussie dépendait de la communication établie avec le maître/maîtresse des animaux, contact souvent établi par un chaman.

Chez les Naskapis de la péninsule du Labrador, le chaman parlait avec l'animal maître par l'entrée en transe avec le tambour et le chant. Conjointement à la communication du chaman, avec le maître/maîtresse de l'espèce, le chasseur communiquaient avec le gibier véritable pendant

la chasse. La chasse était souvent pensée, sinon conduite, de manière rituelle. Avant que le chasseur tue l'ours, il était sensé s'adresser à lui, selon un rituel, et souvent avec bienveillance, le nommer. Il devait



s'excuser auprès de l'animal et lui expliquer qu'il devait tuer pour se nourrir et nourrir sa famille. Le chasseur devait supplier l'ours de ne pas être en colère et assurer à l'animal que son corps serait traité avec respect. La façon de tuer était rituellement prescrite, tout comme le dépeçage. Certains chasseurs faisaient des offrandes de tabac à l'animal mort.

D'autres l'habillaient avec de beaux vêtements. La dépouille était débitée selon une prescription précise, avec certaines parties, sensés représenter la force vitale de l'animal, exposées ou disposées rituellement de telle manière que l'esprit de l'animal ou sa force vitale puisse retourner chez elle, régénérer la chair, et revenir à la saison prochaine. Les Jivaros de l'Equateur portaient une attention particulière au squelette du gibier, croyant que d'exposer les os attireraient des animaux de la même espèce. La distribution de la viande révélait la hiérarchie et les relations dans les communautés de chasseurs.

La notion religieuse de maître/maîtresse des animaux était connue parmi les peuples de chasseur partout aux Amériques, même si elles variaient dans leur compréhension du rôle, du personnage, et de l'apparence de ce genre de représentation. Les Tupinambas de l'est du Brésil connaissaient une représentation qu'ils appelaient Korupira, qui était le propriétaire de la forêt et de tous les animaux qui la peuplait. Korupira surveillait les actions humaines en relation avec les animaux de la forêt et punissait les chasseurs qui tuaient gratuitement les animaux. Si le gardien des animaux prend souvent une forme humaine, souvent très grande et même grotesque, l'apparence de Korupira était très différente. Il était petit, chauve, borgne, avec des dents vertes et de grandes oreilles, son corps était couvert de cheveux humains et ses jambes étaient dépourvues d'articulations avec des pieds tournés vers l'arrière. D'un arbre creux, dans les profondeurs de la forêt, il surveillait les interactions entre les chasseurs et les animaux.

La religion des Kwakiutls de la côte nord-ouest du Pacifique en Amérique du Nord centrée sur l'interdépendance entre les humains et les

animaux, s'articulaient autour d'une représentation de repas, de digestion et de régurgitation. Parce que les gens croyaient que les humains et les animaux avaient été semblables à l'époque de la création, ils concevaient les animaux comme une souche primordiale et croyaient que ces animaux particuliers étaient les ancêtres des lignages humains. Pendant la saison de la chasse, les Kwakiutls tuaient et mangeaient le gibier. Pendant l'hiver, l'époque des cérémonies, les humains revêtaient les masques de leurs ancêtres animaux et dansaient comme eux. Les rituels kwakiutls comprenaient souvent des aspects cannibales, représentant la phase réciproque de l'interdépendance humain-animal. Durant l'hiver, les humains étaient rituellement consommés par les animaux et par les grands cannibales mythiques, en retour bienveillant de la consommation estivale humaine du gibier. A travers leurs cérémonies et leurs récits, les Kwakiutls représentaient leur interdépendance vitale avec les animaux.

La pêche et la chasse à la baleine étaient deux formes de chasse présentant des similitudes, dans leurs dimensions rituelles, avec la chasse des animaux terrestres. Les Quileute-Hos de la Péninsule Olympic dans l'actuel Etat de Washington chassaient les baleines dans des canots non pontés. Les baleines fournissaient beaucoup de choses dont avaient besoin les Quileute-Hos : nourriture, huile, fil et de nombreux autres ustensiles. La baleine était une figure centrale de leurs récits traditionnels, jouant un rôle jusque dans la création du monde. Les baleiniers étaient entraînés autant à la science et aux rites de la baleine qu'à l'habileté physique de la chasse. De plus, pour commencer sa carrière, le harponneur subissait des épreuves rituelles. La chasse à la baleine était préparée et conduite par des chants, et l'apogée d'une chasse fructueuse se terminait par la fête ou potlatch.

A l'extrême sud des Amériques, les chamans Yahgan de la Terre de Feu invoquaient les esprits qui habitaient les plages et les animaux marins, les implorant d'envoyer du poisson, des crabes, des oiseaux marins, et autres animaux aux chasseurs et aux pêcheurs.

La chasse constituait un riche volant d'action par lequel les cultures s'entretenaient non seulement pour subsister mais également en donnant du sens aux communautés humaines dans un monde complexe. Le langage de la chasse, les relations avec les animaux, les activités de la chasse, et les rituels l'entourant étaient les moyens qui permettaient aux peuples de chasseurs d'exister en tant qu'êtres religieux.

Pendant des siècles, les observateurs du soleil s'étaient tenus en bordure du village hopi d'Oraibi dans l'actuel Arizona pour déterminer le lieu où apparaissait à l'aube le soleil dans le paysage qui se découpait sur l'horizon. Le calendrier cérémoniel correspondait avec les mouvements saisonniers du soleil au dessus de l'horizon, du nord au sud et du sud au nord. Ces cérémonies ne commémoraient pas seulement les changements de saisons; elles réalisaient le déroulement du temps et étaient le fondement du sens d'un mode de vie que l'on connaît sous le nom de Hopi.

La religion était souvent le reflet des préoccupations des agriculteurs pour le cycle des saisons, la météorologie et la fertilité. Le maïs était la principale plante des agriculteurs dans la vaste région qui s'étend grossièrement de la frontière Etats-Unis-Canada en passant par la mésoamérique et s'étendant jusque dans l'Amérique du Sud. Progressivement domestiquée pour la culture dès 4000 Avjc dans la partie sud de Puebla, au Mexique, le maïs devint par la suite la plante principale de centaines de cultures amérindiennes. Beaucoup d'agriculteurs chassaient aussi, au moins de façon saisonnière. De ce fait, les thèmes animaux et de chasse coexistaient souvent avec ceux de l'agriculture et des végétaux dans leurs expressions religieuses.

Dans la partie est de l'Amérique du Nord, particulièrement dans le sud-est des Etats-Unis, un personnage de femme-maïs était important dans les récits des traditions. Les Cherokees racontaient des récits de Selu, la Femme-Maïs, qui produisait mystérieusement du maïs pour sa famille. Curieux de savoir comment elle s'y prenait, ses fils la suivirent jusqu'au coffre à maïs et observèrent en cachette qu'elle produisait le maïs en frottant son corps ou en déféquant. Pensant que cela était mal, les enfants complotèrent pour leur mère. Ayant la prémonition de sa mort, Selu leur demanda de la tuer. Les enfants défrichèrent un morceau de terre et y traînèrent son corps sanglant. Là où son sang touchait le sol poussaient des plants de maïs. L'histoire rapporte l'origine de la culture du maïs : à cause de la mort de Femme-Maïs, la production des épis requerrait le labeur humain. L'histoire montre aussi la relation vitale entre la vie et la mort, entre le sang de la mort et le sang source de vie, une relation qui suggère la continuité à travers une représentation souvent utilisée par les peuples de chasseurs. Le sang, qui parmi les chasseurs était souvent associé avec l'acte nécessaire à la vie humaine de tuer du gibier, est dans cette histoire de maïs associée avec la fertilité féminine, avec le gaspillage et l'élimination (plus particulièrement

féminine) et le sol. Dans cette histoire, L'identité paradoxale de la vie et de la mort semble avoir été transformée et étendue à celle du gaspillage et de la nourriture.



D'autres interprétations de cette interdépendance entre la vie et la mort s'exprimaient dans la médiation active du sang dans différentes formes de sacrifices, même humain, pratiqués sur un territoire s'étendant des plaines de l'Amérique du Nord, où les Pawnees sacrifiaient une jeune fille à Morning Star (Etoile du Matin), jusqu'à l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud, où les sacrifices humains jouaient un rôle religieux majeur.

Le manioc, la patate douce et la cacahuète aliments qui sustentaient les Jivaros de l'Equateur, étaient cultivés dans leurs jardins. Les Jivaros mettaient en relation la productivité de leurs jardins avec

Nunui, qui était perçu indifféremment comme une déesse vivant dans la terre ou un groupe de plantes magiques. Sous l'influence des hallucinogènes, les femmes jivaros voyaient Nunui comme une femme très grosse de seulement trois pieds de haut et vêtue de noir. Pendant la journée, elle résidait sous la terre, où elle stimulait la pousse des plantations. La nuit, elle émergeait pour danser dans leurs jardins. Les plantations se devaient de ménager un espace à Nunui pour qu'elle danse : le jardin devait être bien soigné, comportant les "bébés" : trois pierres rouges placées sous un bol retourné au centre du jardin. Les Jivaros croyaient que si un jardin n'était pas désherbé comme il faut, il faudrait fournir à Nunui des bébés car, selon leurs récits, Nunui donna autrefois son bébé aux Jivaros : un enfant dodu de sexe féminin. Ce bébé donnait aux Jivaros tout ce qu'ils lui demandaient. Mais les enfants jivaros la maltraitèrent au point qu'elle reprit aux Jivaros tout ce qu'elle leur avait donné. Le seul moyen pour eux d'apaiser Nunui était de lui offrir des "bébés".

Le mode de vie agricole semble avoir correspondu avec un accent mis sur la fertilité féminine et les personnages de déesses. femmes maïs, vierge-maïs, et déesses de fertilité étaient sans aucun doute possible des personnages communs dans les régions agricoles. Toutefois, un mode de vie agricole ne nécessitait pas forcément un accent mis sur le féminin. Les Caua et les Cuebo de la région de Vaupés dans le nord de l'Amazone associaient la fertilité agricole avec le potentiel masculin. Ils représentaient cette interconnexion en pratiquant des danses revêtus de masques phalliques. Les danseurs masqués portaient de gros phallus en liège et utilisaient des cônes rouges pour représenter les testicules. Les mouvements de la danse imitaient le coït. Le point culminant de la danse arrivait lorsque les danseurs vomissaient une matière d'apparence séminale à travers le village, les maisons et les champs. Les danseurs pourchassaient les groupes de femmes et de jeunes filles, crachant du "sperme" sur elles. L'hilarité et la bonne humeur de telles danses ne refroidissaient pas les ardeurs fertilisantes de la communauté.

À la fin de l'hiver 1064-65, un volcan cracha de la lave et des cendres sur des miles dans ce qui est aujourd'hui le nord de l'Arizona. Le Hisatsinom, "le peuple ancien", qui vivait dans ce territoire prévint l'éruption et s'en alla, emportant même les ossatures des maisons avec lui. Quand le cratère se refroidit, le cône de déjection restant se distinguait par sa coloration rouge au sommet de la face ouest,

apparaissant toujours dans la lumière du couchant. On l'appela alors le Sunset Crater (cratère du soleil couchant).

Au cour du quinzième siècle, une période dynamique pour les peuples de la région sud ouest des Etats-Unis, les Hisatsinom avaient fusionné avec les Hopis. Les chasseurs apaches pénétraient sur le territoire, ayant migré du grand nord. Des contact furent établis avec les tribus des plaines et celles de la côte ouest. A la veille du contact avec les Européens, pendant cette période de grande créativité culturelle, on racontait l'histoire de l'éruption de Sunset Crater qui avait eu lieu quelques siècles plus tôt. C'était l'histoire de Ka'naskatsina, ou Sunset Crater kachina. Cette histoire a récemment été entendu et enregistré de la bouche d'un Hopi, Michael Lomatuway'ma, par Ekkehart Malotki. Elle est exemplaire de la créativité et de la continuité des religions des Amériques. C'est le récit d'un personnage spirituel qui continue de danser au village de Hopi, toujours vivant après tant de siècles.

Dans le récit, une jeune fille du village Hopi de Musangnuvi qui ne voulait ou ne pouvait pas se marier moulait tous les jours le maïs sans interruption. Les jeunes filles s'arrêtaient souvent pour plaisanter avec leurs soupirants. Cette jeune fille ne s'arrêtait jamais. Sa famille se désolait parce qu'elle était en âge de se marier. La famille commença à espérer quand elle entendit la jeune fille s'arrêter de moudre de temps en temps. Avec tact on se renseigna sur l'identité du soupirant. Il apportait en cadeaux de la nourriture, de la nourriture venant d'une autre saison : des épis de maïs grillé alors qu'il n'y avait pas de maïs dans les champs et de la viande de lapin séchée alors qu'il n'était pas aisé de chasser le lapin. La famille était déconcertée, mais tous Hopi pouvaient savoir que le soupirant était un kachina, parce que les kachinas vivent dans un monde à l'opposé du monde des humains. C'est ce que révélaient les cadeaux.

En accord avec les pratiques de cour hopies, l'homme s'arrangea pour que la jeune fille qu'il désirait soit présentée à ses parents. Le soupirant, Ka'nas, ou Sunset Crater kachina, utilisa un arc-en-ciel pour les transporter tous les deux jusque chez lui, en dehors du monde hopi. Quatre fois, il lança l'arc-en-ciel. Au troisième arrêt, la jeune fille eut besoin de déféquer. Son besoin urgent était provoqué par Vieille Femme araignée. Alors qu'elle faisait ses besoins, Vieille Femme Araignée lui parla, rapportant les épreuves difficiles qu'un jeune fille devait affronter pour pénétrer dans la maison d'un kachina. Vieille Femme Araignée

s'assit sur l'oreille de la jeune fille et promit d'être son puissant alliée et de l'aider.

Dans la maison du kachina, avec l'aide de Vieille Femme Araignée, la jeune fille passa sans encombre quatre épreuves. Pour la première, elle moulut de la glace en eau qui était gardée par les kachinas pour fournir de la pluie au peuple hopi. La jeune fille réjouit les kachinas en leur préparant une grande fête. Ils le lui rendirent comme se doit le faire la famille du garçon à marier, en se rendant chez elle chargés de cadeaux, pour fêter sa famille et pour les divertir avec des danses. La famille du soupirant habilla la jeune fille comme une jeune mariée. Tout se passa bien et ils se marièrent. Les kachinas retournèrent chez elles, laissant le coupe vivre à Musanguvi. Grâce au pouvoir de Ka'nas, les Hopis vivaient dans l'abondance.

Mais cette histoire ne finit pas par "ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants." Une bonne histoire ne pourrait finir ainsi. Dans le village vivait un groupe de sorciers, connus de tous sous le noms de "merdes", qui étaient jaloux de Ka'nas. Ils complotèrent contre lui. Une des "merdes" fit un masque ressemblant à Ka'nas, projetant de séduire sa femme en usurpant son identité. Le plan fonctionna. Quoi que Ka'nas et les autres Hopis semblèrent immédiatement savoir ce qui se passait, la femme réalisa ce qui arrivait seulement au retour de son mari. Elle s'effondra et Ka'nas en conclut qu'il ne pouvait plus vivre avec elle et les Hopis. "puisque que tu t'es offertes à ces sorciers" dit-il à sa femme, " tu leur appartient maintenant."

Avec son départ disparut la prospérité des Hopis, mas Ka'nas n'était pas satisfait. Il voulait se venger. Ka'nas creusa un trou au sommet d'un montagne (Sun set Crater, bien sûr) dans lequel il alluma un feu et attira le vent pour attiser le feu. Mais le trou était trop profond et le feu fusionna avec les feux souterrains. Il en résulta une énorme explosion, cause d'un holocauste qui dispersa les Hopis sur des miles. Les gens étaient terrifiés, mais cela ne satisfit pas Ka'nas.

Les années de sécheresse, de vent et de grêle qui suivirent laissèrent les Hopis sans ressources. Toutes les "merdes" finirent pas mourir. La famille de la femme de Ka'nas fut la seule épargnée par la souffrance, de la nourriture lui étant fournie en secret. Après avoir assisté à cette souffrance pendant des années, Ka'nas se radoucit enfin.

Ce merveilleux récit utilise la vieille histoire géologique pour décrire un mode de vie et les difficultés de s'en accommoder. Le récit embrasse des sujets comme la famille et le mariage, la jalousie, le rejet de la sorcellerie et du mal, l'importance de la nourriture, la nécessité de la pluie, et l'interdépendance entre les êtres humains et le monde spirituel. Le récit fait apparaître également des développements complexes et difficiles. Pourquoi Ka'nas et le peuple interprètent-ils l'acte de la femme de Ka'nas comme un adultère? Pourquoi cette femme a-t-elle porter le poids à la fois des épreuves imposées par la famille de Ka'nas et la honte et les conséquences d'avoir été dupée? Pourquoi la famille de la femme cache la nourriture que donne Ka'nas plutôt que de la partager avec ses amis et ses proches? Pourquoi Ka'nas fait-il souffrir tout le peuple alors que seuls les sorciers l'ont offensé? Que dit l'histoire du déguisement et de la personnification?

On ne peut pas répondre simplement à ces questions, sans doute parce que ce n'est pas une histoire qui fournit des réponses. Il est probable que le récit, à travers sa longue tradition, a été exposé pour examiner les inquiétudes des gens qui le racontaient et l'écoutaient; des gens dont le monde était compliqué et parfois difficile à supporter, tout en restant riche de significations. Le récit, bien que parfaitement divertissant, est remarquablement complexe et provocateur. C'est en racontant sans relâche de tels récits et en chantant et dansant des personnages comme le kachina Ka'nas que les cultures de toutes les Amériques ont joui de leur vitalité religieuse.

traduction MVT



Que sont devenus les Pequots?
Où sont les Narragansetts, les
Mohicans, les Pocanets et les autres
tribus puissantes de notre peuple?
Elles ont disparus sous l'avarice et
l'oppression de l'homme blanc,
comme la neige sous le soleil de
l'été..."

Tecumseh, chef Shawnee.

Notes de lecture

Un siège pour les aigles. *Alcatraz Press. Hervé Merlot. 23 rue de Bourgogne, 89000 AUXERRE 5 n° 60F le n°15F.* La raison du titre de cette revue se trouve dans les paroles d'Oren Lyons : Je ne vois pas de délégation/De nos frères à quatre pattes/Je ne vois pas de siège pour les aigles. Nous trouvons dans cette revue des textes de poètes et écrivains européens s'exprimant en écho aux problèmes amérindiens, mais pas seulement. (Y a-t-il un siège pour les poètes dans notre XX^e siècles agonisant?) Nous y remarquons entre autres dans le n°3 le troisième chapitre d'un texte d'Alain Jégou, Paroles de Coyote, traitant de la colonisation, un compte rendu de la venue de Lance Henson en Bretagne par Mathias Le Bayon.

Lune d'Ambre *Anita Endrezze Editions Rougerie.* L'auteur définit sa poésie comme lyrique, sensuelle, visuelle, spirituelle, passionnée. Les éditions Rougerie continuent leur travail de publication de cet auteur qu'elles suivent depuis de nombreuses années. Les traductions de Louis Olivier sont toujours aussi belles et proches de la sensibilité de l'original.

Brûler les champs

S'essuyant le visage avec un foulard rouge
le fermier brûle ses champs.
Quelque part vole l'épervier à la queue rouge
négligence de toute maladresse dans l'air fumant

Mon ombre appartient à la fumée :
le fermier est perdu dans sa brume
l'herbe se replie devant les flammes qui arrivent au petit galop

Au bord des champs fumants
l'herbe sauvage ne tient aucune promesse
vidée de la trace des pas, pleine
de squelettes qui laissent perplexes les racines.

Nous espérons tous des ténèbres
visibles. Quelque part un engouement
rêve de la promesse du vent maigre.

Charlie Hebdo n°184 mercredi 27 décembre 1995. Nous notons l'article sur le Chiapas et l'interview par Wolinski et Cyran du sous-commandant Marcos, leader de l'E.Z.L.N.(armée zapatiste de libération nationale). L'événement est suffisamment rare pour être noté. Ici, après avoir retracé l'historique du mouvement, on laisse la parole au sous-commandant Marcos, et l'on voit, si besoin était, que cette lutte est bien celle des Indiens pour leurs droits..."*Le Mexique n'est plus un pays, mais une société anonyme avec quelques secteurs rentables et beaucoup de secteurs déficitaires. Les Indiens ne produisent pas de bénéfices, il faut donc les virer. Mais comme on ne peut pas les licencier du Mexique, on essaie de les anéantir. Si on ne peut pas les anéantir par balles, on les anéantit par l'oubli. Il suffit simplement de faire comme s'ils n'existaient pas. Voilà l'origine de notre soulèvement. C'est une guerre contre l'oubli.*"... "*Nous pensons que le zapatisme offre une ouverture suffisante pour que s'y retrouvent tous les mouvements opposés au pouvoir(...)* Au Mexique, les zapatistes peuvent permettre d'enlever son passe-montagne au néo-libéralisme, de le montrer dans toute son injustice. Au niveau mondial, notre rôle est de rappeler que l'histoire n'est pas finie, qu'il est toujours possible de se battre, que c'est nécessaire et que ça en vaut la peine." Une suite à cette article est prévue dans le N° 185.

Le chemin de la montagne de pluie. N. Scott Momaday. Editions Nuage Rouge. Enfin, ce livre dont la traduction était parue il y a si longtemps chez Sterne, maison aujourd'hui disparue, est de nouveau disponible. Nous ne pouvons qu'encourager nos lecteurs à se le procurer. Reportez-vous au numéro 15 de la revue et relisez l'essai de Scott Momaday intitulé "l'homme est fait de mot" avant d'aborder la lecture de ce recueil à trois voix.



Biobibliographie

Rediscovering America. A special issue of Rethinking Schools. 1001 E. Keefe Ave., Milw., WI 53212. USA. pour comme toi.

Rethinking Columbus. A special issue of Rethinking Schools. 1001 E. Keefe Ave., Milw., WI 53212. USA. pour deux femmes.

Leonel Rugama. *The Earth is a satellite of the moon*. Curbstone Press. Bilingual edition.

Fuente Dalton, R. (1986) *Poemas Clandestinos/Clandestine poems*. SF: Solidarity Publications.

American Indian Identity. Today's changing perspectives Clifford E. Trafzer. Sierra Oaks Publishing Company. 1989. pour l'article sur le pick-up truck.

America in 1492. Edited by Alvin M. Josephy, JR. Ed. Alfred Knopf. N.Y. 1992. pour l'essai de Sam D. Gill

Landscape, old and new poems. Karoniaktatie/Alex A. Jacobs. The Blue Cloud Quarterly Press. Marvin, South Dakota. 1984.

Studies in American Indian Literatures. Vol.7 N°4 Winter 1995. University of Richmond VA 23173. pour le texte de Gail Tremblay

Illustrations extraites de *News from Indian Country*. (Rt 2 box 2900-A. Hayward, WI 54843. U.S.A.

Dessin de Cassady extrait de *Valio la pena?* (Los humoristas graficos ante colon y su viaje) ediciones de la Flor. Buenos Aires, Argentina.